Illinois U Library

JANVIER 1953

France

N° 378 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

AVANT LA COURSE

Cette jeune championne qui se prépare à battre le record de descente d'une piste olympique dans une grande station de sports d'hiver des Alpes mesure les difficultés de son parcours avant de se lancer.

ANS
CE
UMÉRO

★

1953
E DE LA COURSE
L'ÉLYSÉE

★

GT ET UN ANS
LES PAPOUS

★

TÉMOIGNAGE
LUCINANT SUR
VEUX SPONTANÉS

★ ★ ★

TE SEMAINE

NOTRE
EMENT THÉATRAL :
« MANY »
E DE LA COMÉDIE
'ALFRED ADAM

Arosa

Féerie en blanc sous un ciel bleu

GRISONS ★ SUISSE ★ 1800 MÈTRES

Forfait pour 7 jours	lits	Fr. s. min.	Fr. s. max.
Hof Maran (nouv. bât.) ...	100	192.—	288.—
(anc. bât.) ...		176,50	242.—
Arosa Kulm	170	192.—	288.—
Tschuggen Grandhôtel ..	180	192.—	288.—
Excelsior	100	192.—	288.—
Des Alpes	60	176,50	250.—
Eden	70	176,50	250.—
Seehof	110	176,50	250.—
Valsana	100	176,50	250.—
Alexandra Golf Hôtel	90	169.—	227.—
Bellevue	110	169.—	227.—
Berghotel Prätschli	80	169.—	227.—
Raetia	90	169.—	227.—
Hohenfels	80	169.—	227.—
Post-und Sporthôtel	70	169.—	227.—
Alpensonne	40	148.—	198.—
Suvretta	40	147.—	190.—
Belvédère-Terrasse	70	143,50	198.—
Tanneck		126,50	160.—
Merkur	40	143,50	198.—
Surlej	40	143,50	210.—
Streiff-Juventas	50	143,50	210.—
Anita	40	140.—	175.—
Berghus	40	140.—	190.—
Touring	30	136.—	175.—
Gentiana	30	136.—	175.—
Rothorn	80	136.—	190.—
Hubelsee, garni	35	chambres	4,50/8.—

Kursaal-Casino avec jeu de boules.

Programme d'hiver 1952-53

Janvier	10-11	Championnats suisses de patinage artistique.
	13	Match de hockey sur glace Wembley Lions : Zurich.
	18-25	Courses de chevaux.
	24	Stade d'Obersee : Fête de glace.
	25	Tests officiels suisses de patinage.
Février	10	Concours international de saut à ski avec participation des meilleurs sauteurs du monde.
	12	Hockey sur glace : Match de championnat Arosa : Davos.
	15	Hockey sur glace : Match de championnat Arosa : Berne.
	22	Hockey sur glace : Match de championnat Arosa : Bâle.

Région de ski idéale ; la plus grande école suisse de ski (40 instructeurs et guides) ; piste de slalom ; nouveau stade de sport (800 places) ; 4 skilifts ; tremplin de saut ; 4 patinoires ; curling rinks ; hockey ; skijöring.

Renseignements et prospectus : Agences de voyages, Office national suisse du tourisme à Paris (2e), 37, boul. des Capucines, et à Nice, Office du tourisme Arosa ou auprès des Hôtels mentionnés. Association des Hôtels de sport, Arosa.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

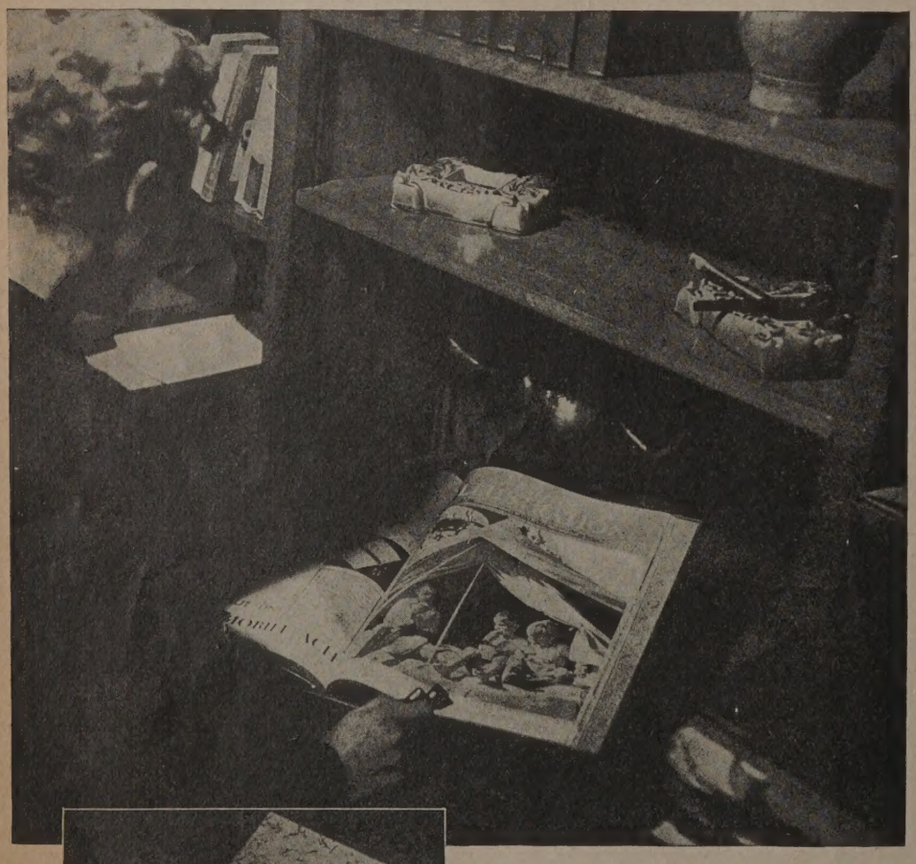
L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **820 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **840 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures la paire . . . . . **85 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux.)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . **110 fr.** | Pour 2 reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **630 fr.**
Clefs de montage . . . . . **85 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPECIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

LEROY 1er OPTICIEN DE PARIS

OFFRE SPÉCIALE
aux Lecteurs de l'
UNION FRANCAISE

CHOISISSEZ VOS LUNETTES

COMME SI VOUS ÉTIEZ
à PARIS

et profitez, vous aussi, des nouveaux verres Studio-LEROY. L'Opticien LEROY, Créateur de la Mode en Optique, vient d'éditer un catalogue dans lequel vous choisirez les lunettes modernes que que l'on porte en ce moment dans la Capitale. En remplissant le questionnaire joint à notre catalogue, vous nous permettrez d'établir à votre vue et à vos mesures — des lunettes avec verres correcteurs. Vous les choisirez sur place à Paris.

LUNETTES
SANVIS
recommandées à nos clients éloignés : chacun peut échanger ses verres instantanément

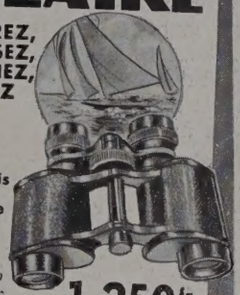
OFFRE SPÉCIALE
aux Lecteurs de
FRANCE

EMBELLISSEZ VOS LOISIRS

EN VOYAGE, AU STADE, EN EXCURSION, AUX COURSES, ETC... Quels jolis souvenirs vous procure la photographie ! Mais quelle joie immédiate de "voir" mille clichés, qui seraient invisibles à l'œil nu, grâce à la nouvelle

JUMELLE PANORAMIQUE
★
POLAIRE

DÉCOUVREZ, GROSSISSEZ, APPROCHEZ, PRÉCISEZ



Puissante
Grossit 8 fois
Peu encombrante
Lumineuse
Légère

Envoi Franco en France et payable en 10 mensualités de **+ 2.500 fr.** *à la commande. Etui luxe compris*
Prix au comptant : 13.500 fr.

1.250 fr.

ÉCRIVEZ NOUS

Découpez et envoyez aujourd'hui-même le bon ci-contre pour recevoir sans engagement et sans frais nos catalogues illustrés et toute documentation pour commande par correspondance.

BON *Pour recevoir, sans frais, catalogue illustré et toute documentation pour commande par correspondance.*

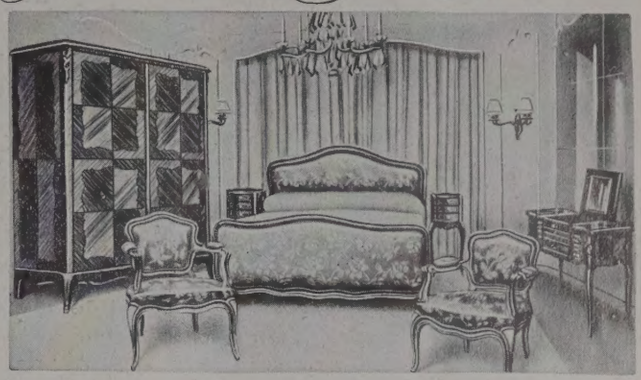
31 *Je suis particulièrement intéressé par* **JUMELLES** **LUNETTES**
(rayer la mention inutile).

NOM

ADRESSE

OPTICIEN LEROY, 30, RUE VIVIENNE, PARIS (2e)

Pour vous, Madame



ENSEMBLE DE STYLE, PLAQUÉ BOIS DE ROSE, TRAITÉ EN ÉBÉNISTERIE

Armoire, larg. 110, haut. 175, prof. 40	**67.500 fr.**
Chevet assorti	**9.750 fr.**
Poudreuse assortie, larg. 80, prof. 45	**26.900 fr.**
Lit hêtre laqué patiné, garni tissu broché largeur 150 (pour literie 140)	**44.500 fr.**
Fauteuil assorti	**22.500 fr.**

(Quantité limitée)

Choix important de meubles de style, copie d'ancien, et les plus belles créations modernes, présentés dans nos magasins.

CATALOGUE GRATUIT N° 87 sur demande

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

LEVITAN, 63, Bd Magenta, Paris-10e

PUBLICIS 12.1092

NOTRE NOUVELLE COLLECTION

« Sélections d'Art »

DÉJA PARU :

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Élégant album de planches hors texte constituant la suite des tableaux reproduits par « France-Illustration » dans son numéro de Noël 1951. Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts.

A PARAITRE EN JANVIER :

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

Texte inédit de Waldemar Georges.

A PARAITRE EN FÉVRIER : CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

A PARAITRE EN MARS : LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX : 1.800 FR. — POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FR.

brûlant

Dans 2 cuillerées à soupe de Rhum faire infuser pendant une heure :
— 1/2 gousse de vanille en fragments ;
— 1 clou de girofle ;
— 1 petit morceau de cannelle.
— 1/4 d'un zeste d'orange.

D'autre part, mettez à fondre dans un bol de faïence 100 grs de sucre avec un bon verre de Rhum pur. Allumez et flambez. Puis incorporez l'infusion que vous aurez passée, en ajoutant un 1/2 litre de thé léger brûlant et une cuillerée de jus de citron.

le brûlot

Rien ne ressemble au

RHUM

et rien ue le remplace

le punch

— 1/4 sirop de sucre ;
— 3/4 de Rhum fin ;
— un zeste de citron vert ;
— de la glace.

Le sirop de sucre se prépare à chaud : 800 grs de sucre pour 1 litre d'eau. Laisser bouillir doucement 5 à 10 minutes. Le sirop est à point quand une goutte "perle" en tombant dans l'eau froide. On trouve aussi dans le commerce d'excellents punchs tout préparés.

glacé

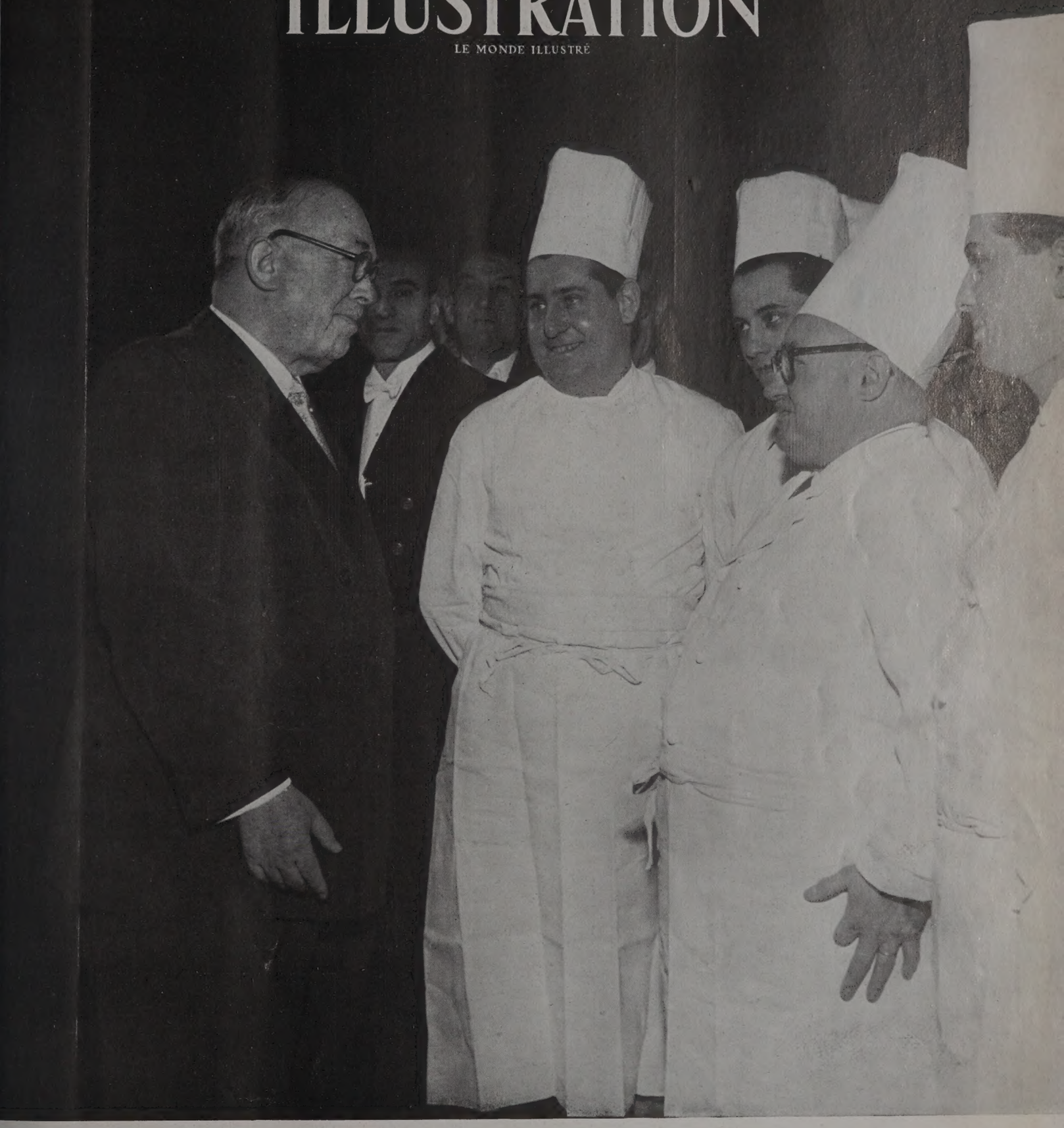
Duval

OP

9ème ANNÉE — NUMÉRO 378

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

10 JANVIER 1953



AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE

M. Vincent Auriol a présidé aux réceptions traditionnelles de la nouvelle année. Le personnel du palais, y compris les chefs de cuisine, a apporté ses vœux au Président de la République, qui entre dans la dernière année de son septennat. Qui lui succédera ? La course à l'Élysée est, dès à présent, ouverte.

(Voir pages suivantes de 36 à 39)

1953

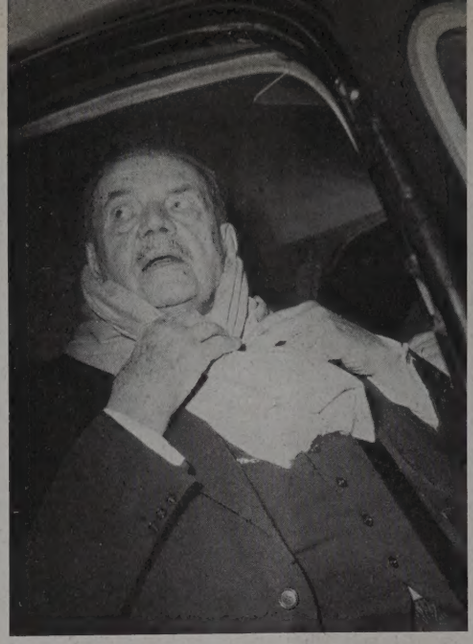
ANNÉE DE LA COURSE A L'ÉLYSÉE

LE SEPTENNAT VINCENT AURIOL TOUCHANT A SA FIN

UN NOUVEAU PRÉSIDENT SERA CHOISI A VERSAILLES AU CŒUR DE L'HIVER PROCHAIN

CETTE crise ministérielle à rallonges aura réduit la « trêve des confiseurs » à sa plus simple expression, en entretenant une fièvre maligne dans les milieux de la politique. Avant même l'ouverture de la session parlementaire, les personnages consulaires s'inquiètent des graves questions laissées en suspens et dont la crise ne facilite pas la solution : budget, réforme fiscale, amnistie, et aussi l'armée européenne, les affaires d'Indochine, de Tunisie, du Maroc...

Si graves que soient ces problèmes et si



Président du Conseil, président de la Chambre, académicien, rien n'a manqué à M. Herriot, et il n'a dépendu que de lui d'accéder déjà à la première magistrature.

C'est M. Henri Queuille qui détient sans doute le record de la longévité ministérielle. Il semble être aux yeux de beaucoup l'arbitre tout désigné des partis.

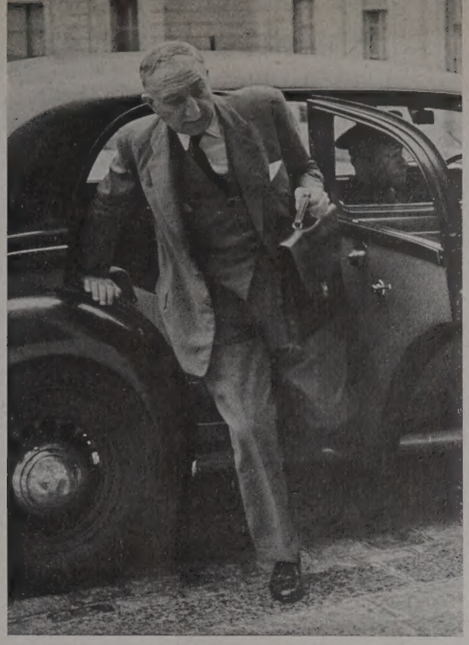
La ténacité bretonne de M. Pleven fixera-t-elle un destin que les astres, dit-on, font prometteur ? M. Fourcade **(ci-dessous)** est le benjamin d'une course où la jeunesse est plutôt un handicap.

« On ne me reverra plus, je n'aspire qu'au repos », disait M. Pinay en quittant le pouvoir. Mais l'Élysée n'est pas Matignon et le temps porte conseil. — M. René Coty **(ci-dessous)** fait figure d'« outsider », mais d'un « outsider » à qui les titres ne font pas défaut.

✶ Le sceau du Congrès de Versailles porte l'inscription « Parlement » et non plus Assemblée Nationale.

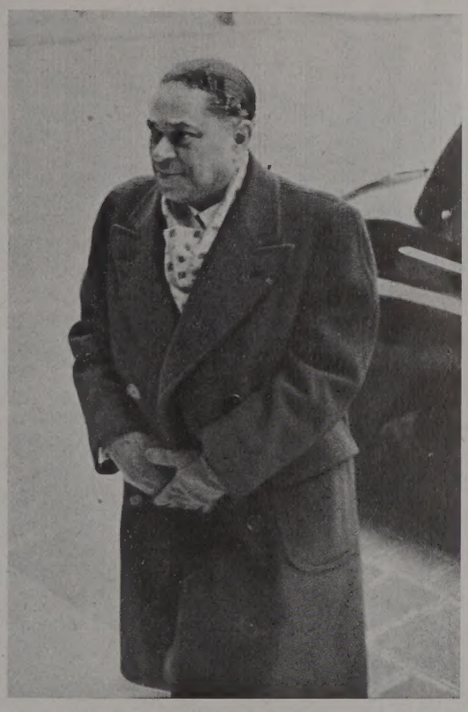
BEAUCOUP D'APPELÉS POUR UN SEUL ÉLU

Le ministère de l'Intérieur est un poste où l'on voit de près les hommes. A leur spectacle M. Brune préfère-t-il les animaux qu'il soignait autrefois ?

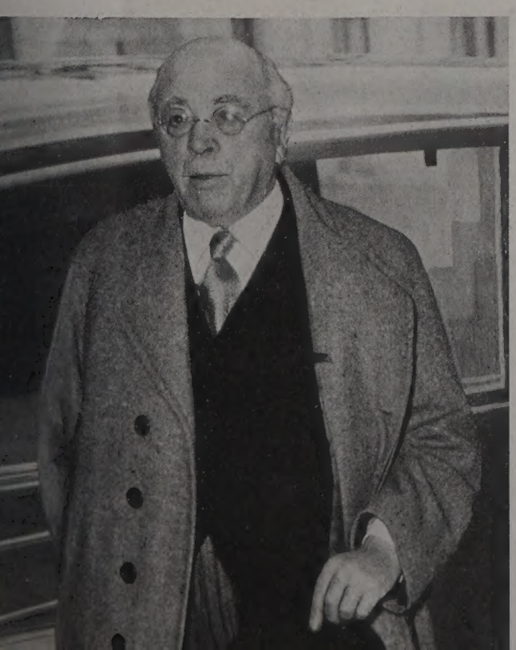


Avec M. Yvon Delbos, à la souriante urbanité, la République se montrerait athénienne en se donnant un président épris des lettres et des arts.

M. Georges Bidault **(ci-dessus)** ne cache pas son goût pour la présidence. Pareille netteté peut sembler imprudente. Mais M. Bidault aime à étonner. — M. Albert Sarraut **(ci-dessous)** paraît peu disposé à s'accommoder des obligations qu'impose l'Élysée.



Troisième personnage de l'État, M. Monnerville **(ci-dessus)** peut espérer quitter le Luxembourg pour un autre palais. Il y a des précédents. — M. Paul Reynaud **(ci-dessous)** a su garder une forme physique remarquable. Un président sportif, cela n'est pas fréquent.



lourdes que soient les responsabilités pour ceux qui ont charge de les résoudre, il en est un autre dont on parle peu et qui pourtant préoccupe fort nos parlementaires : c'est la prochaine élection présidentielle. Elle pèsera désormais sur l'activité politique. N'a-t-elle pas déjà influé sur l'évolution de la crise ministérielle ?

1953 est en effet l'année de la course à la présidence. Le septennat de M. Vincent Auriol expirera le 16 janvier 1954. Or son successeur, en vertu de la Constitution, doit être élu trente jours au plus, quinze jours au moins avant l'expiration des pouvoirs.

UN SEPTENNAT DIFFICILE

C'est le 16 janvier 1947, en effet, qu'à Versailles M. Jacques Duclos, en qualité de vice-président de l'Assemblée Nationale, montait au fauteuil du président du Congrès pour proclamer M. Vincent Auriol, élu par 452 voix sur 883 suffrages exprimés, président de la République pour sept ans.

Un seul tour de scrutin avait suffi. Aux 260 élus communistes et apparentés, aux 155 socialistes des deux Assemblées, qui avaient fait de M. Vincent Auriol leur candidat, une quarantaine d'élus s'étaient joints, par sympathie personnelle, pour assurer ce résultat.

Et le même soir le premier président de la Quatrième République, successeur des quatorze présidents de la « Troisième », s'installait pour sept ans à l'Elysée.

Le président Vincent Auriol entre donc dans la dernière année d'un septennat qui, né sous le signe du tripartisme, ne se présentait pas comme devant être de tout repos ! Mais oubliant — autant que faire se peut — sa qualité de militant et de leader d'un parti, le nouveau président, fort d'une longue expérience politique, a su guider le char de l'Etat à travers les passages périlleux en évitant les écueils. Ayant mené à bien sa difficile mission, il estime avoir droit au repos. Et sa volonté de ne pas briguer un nouveau mandat ouvre dès à présent une compétition délicate à plus d'un titre.

UNE CAMPAGNE « FEUTRÉE »

Encore qu'il ne soit ni prudent ni conforme à l'usage, pour les aspirants à l'Elysée, de se déclarer longtemps à l'avance, combien sont-ils au Parlement qui s'estiment nantis des qualités requises pour l'accession à la plus haute magistrature de l'Etat ?

Ces qualités, quelles sont-elles ? Les unes sont le fait du destin : une bonne souche familiale, bien française... un âge mûr sans être cependant trop avancé... une santé robuste... Les autres découlent de la valeur propre de l'individu : une moralité nette, au-dessus de tout soupçon... une expérience éprouvée des affaires publiques... une réputation solide d'urbanité — beaucoup d'amis au sein d'un groupe... et de sympathies parmi les autres — un foyer digne et accueillant qui puisse assurer le maintien, à l'Elysée, des traditions.

S'il est une campagne électorale difficile entre toutes, c'est bien celle-là ! Elle ne se livre pas au grand jour. On ne se lance pas à l'assaut du palais de l'Elysée flamberge au vent et étendard déployé. C'est une bataille patiente à coups de sapes, de mines et de contre-mines. Les travaux d'approche se préparent longtemps à l'avance. Des conciliabules discrètement ébauchés, des rencontres habilement préparées... Des serrements de main prometteurs... des déjeuners intimes autour d'une bonne table.

Tout cela avec beaucoup de précautions, sans qu'apparaissent ces manœuvres. Négliger cette précaution, se découvrir imprudemment et trop

vite, avoir des « supporters » trop bruyants, cela a valu dans le passé à des hommes d'Etat éminents, que l'on donnait comme gagnants certains du Grand Prix de l'Elysée, tels Jules Ferry, Brisson, Clemenceau, Painlevé, Aristide Briand, de se voir coiffés sur le poteau par des concurrents habiles à la course d'attente ou par des outsiders à l'affût d'une erreur des favoris.

UN JOUR D'HIVER, A VERSAILLES...

Ainsi donc, au cœur de l'hiver prochain, aux environs de Noël ou au lendemain du Nouvel An, de longs cortèges de voitures officielles et quelques trains spéciaux véhiculeront un matin vers Versailles les parlementaires, leurs familles, la presse et les amateurs des grands « events » politiques. Et la ville du Roi-Soleil, qui conserve dans la République le privilège des grandes assises constitutionnelles, sortira pour un jour de sa mélancolique torpeur.

Dans la vaste salle des états généraux qui abrite actuellement l'Assemblée de l'Union Française neuf cents fauteuils attendront leurs occupants. Auparavant, les présidents de groupes de l'Assemblée Nationale se seront mis d'accord sur la procédure selon laquelle doit être désigné le chef de l'Etat. Car, aussi anormal que cela paraisse, les constituants de 1946, faute de pouvoir s'entendre, sont restés muets sur ce point !

Le vote aura lieu sans doute, comme en 1947, au scrutin secret. Et le résultat devra être acquis, sauf modification, à la majorité des suffrages exprimés, sans limitation de tours de scrutin.

Le cérémonial, lui, est immuable. A 14 heures précises le roulement des tambours de la Garde se répercutera sous les voûtes. M. Edouard Herriot, président de l'Assemblée Nationale, s'installera au fauteuil sous la grande « machine » représentant l'ouverture des états généraux de 1789. Un premier tirage au sort désignera les scrutateurs, un second indiquera la lettre de l'alphabet par laquelle commencera l'appel des votants. Deux heures de scrutin, et le dépouillement.

A la reprise, si un second tour de scrutin est nécessaire, on recommencera l'opération. Si, par contre, un des concurrents a obtenu la moitié plus un des suffrages, le président Herriot, après avoir annoncé le résultat, prononcera la formule sacramentelle : « *M. X... ayant obtenu la majorité des suffrages exprimés, je le proclame président de la République française pour sept ans à dater de ce jour.* »

Une *Marseillaise* bien sentie, les vœux du président Herriot au nouvel élu... la ruée vers le Salon de la Présidence où se déroulera la cérémonie d'investiture devant les représentants du parlement, des corps constitués et de la presse. Le second président de la Quatrième République gagnera ensuite sa voiture, et ce sera la randonnée vers le palais de l'Elysée, où le président élu fera une visite de courtoisie à M. Vincent Auriol. Car c'est seulement quelques semaines plus tard, le 16 janvier, qu'aura lieu la transmission des pouvoirs. Dès le lendemain le président inaugurera son septennat en désignant un candidat à la Présidence du Conseil.

POUVOIRS RESTREINTS

Le successeur de M. Vincent Auriol bénéficiera-t-il d'attributions plus étendues que ses prédécesseurs ? Il faudrait pour cela qu'eût été réalisée au cours de cette année une réforme constitutionnelle dont on parle beaucoup à la faveur de la crise.

Sous la Troisième République déjà les présidents se plaignaient du caractère trop strictement représentatif de leur haute mission.

M. Vincent Auriol ne s'est-il pas élevé, dans une étude politique, contre la conception qui veut ravaler le président de la République au rang « d'un maître de cérémonies jovial ou triste selon son tempérament » ? Or la Constitution tripartite de 1946 s'est efforcée de faire empiéter davantage encore le Parlement sur les prérogatives présidentielles, déjà bien minces.

— Le président promulgue toujours les lois, mais il n'est plus chargé d'en assurer l'exécution, qui incombe au président du Conseil.

— Il ne nomme plus aux emplois civils et militaires, sauf les hauts titulaires ; et en Conseil des ministres.

— Il porte toujours le titre de « chef des armées » et préside le Conseil supérieur de la Guerre, mais c'est le président du Conseil qui assume la direction des forces armées et la coordination des services de la Défense nationale.

— Il signe et ratifie les traités, mais il n'a pas le pouvoir de les négocier.

— Il n'exerce plus le droit de grâce qu'au sein du Conseil supérieur de la magistrature.

— Il n'est plus responsable devant les Chambres et tous ses actes doivent être contresignés non plus seulement par un ministre, mais par le président du Conseil.

— Il ne peut procéder à la dissolution de l'Assemblée Nationale, mais entériner seulement pareille décision si elle est prise par le Conseil des ministres dans le cadre constitutionnel.

— Il ne peut enfin nommer un président du Conseil qu'après que celui-ci eut été investi de la confiance de l'Assemblée Nationale.

— Malgré le souci évident qu'ont eu les constituants de 1946 de réduire les attributions du président de la République, M. Vincent Auriol s'est efforcé d'élargir son horizon et de s'évader de « cette prison qu'est l'Elysée » selon l'expression dont usait Raymond Poincaré.

« Je ne resterai pas cloîtré dans la maison où vous allez m'enfermer, disait-il à Versailles lors de son investiture. Je saurai faire des trous dans le mur afin d'entendre le souffle salutaire du peuple. »

De fait, si durant son septennat le président Vincent Auriol s'est scrupuleusement tenu dans les limites constitutionnelles, il n'en a pas moins, en maintes occasions, dû mettre à l'épreuve le désir qu'il exprimait en 1948, dans son discours de Quimper, « de travailler patiemment, obscurément, à maintenir la stabilité, à éviter les crises ministérielles et les impossibilités de gouvernement, lesquelles atteindraient le régime lui-même ».

Les douze crises ministérielles qu'il a déjà eu la charge de résoudre depuis son entrée à l'Elysée montrent, hélas ! la distance qui peut séparer les désirs de la dure réalité lorsqu'on se meut dans le cadre d'une Constitution boiteuse et mal équilibrée.

LES TROIS SAGES

La charge de président de la République, stipule l'article 43 de la Constitution, *est incompatible avec toute autre fonction publique.* Pratiquement, elle l'est aussi avec toute fonction privée : qui donc imaginerait le président, « chef des armées », partageant son activité entre l'Elysée et le bureau, même directorial, d'une entreprise quelconque ? Cela dit, l'accession au poste suprême est réglée de manière très libérale. En principe tout citoyen français jouissant de ses droits civils et politiques peut briguer la place, sous la seule réserve qu'il n'appartienne pas à l'une des familles ayant régné sur la France. Ni le comte de Paris ni le prince Napoléon n'ont à aucun moment laissé entendre qu'ils étaient contrariés par cette mesure discriminatoire. Au demeurant, une tradition solidement établie limite le cercle des compétiteurs possibles : le Parlement (Assemblée Nationale et Conseil de la République) constitue en effet le collège électoral présidentiel, et c'est tout naturellement dans son sein qu'il choisit le chef de l'Etat. On ne commettra donc aucune imprudence en affirmant dès maintenant que le successeur de M. Auriol sera soit un député, soit un sénateur.

Un seul homme parmi les non-parlementaires pourrait néanmoins solliciter avec chance les suffrages du Congrès de Versailles : c'est *M. Albert Sarraut,* qui à ses titres anciens ajoute celui de président de l'Assemblée de l'Union Française. Mais M. Albert Sarraut, qui veille avec un soin jaloux sur les destinées des territoires d'outre-mer, estime qu'un octogénaire, si robuste soit-il, peut laisser aux jeunes gens de cinquante à soixante-dix ans les honneurs et les responsabilités suprêmes. Sa réserve personnelle oblige le pronostiqueur impartial à le classer hors concours. M. Albert Sarraut fait maintenant partie de la petite escouade des « Anciens » et des « Sages », ceux dont on sollicite les avis dans les moments difficiles.

M. Edouard Herriot, à l'Elysée, eût été et pourrait être encore *the right man in the right piace* ; second personnage de l'Etat dans la hiérarchie officielle, mais premier personnage de la République dans la hiérarchie intellectuelle et sentimentale, il n'aurait sans doute qu'à demander pour obtenir. En 1947 déjà il ne tenait qu'à lui... Il se récusa, ne désirant nullement assurer la garde d'une Constitution qu'il avait critiquée et qui, selon sa propre expression, ravalait le Président de la République au « rôle de facteur et de scribe ». Lui aussi a passé le cap des quatre-vingts ans et songe peut-être qu'il doit s'effacer devant les générations montantes. Ses amis, et ils sont nombreux, ne pensent pas ainsi, surtout depuis le dernier congrès radical, à Bordeaux, où sa voix eut le retentissement que l'on sait, tant à travers le pays que sur le plan international.

Troisième homme dont la carrière politique fut exceptionnelle, mais que son âge et ses goûts plus encore tiendront éloigné de la course versaillaise : *M. Paul-Reynaud.* A soixante-quinze ans, l'ancien président du Conseil n'a pas, il s'en faut, dit ses derniers mots ni jeté ses derniers feux. Voyageur infatigable, sportif — c'est un judoka de bonne force et un nageur intrépide — M. Paul Reynaud ne se sent pas attiré le moins du monde par la vie claustrale, un peu contemplative, trop protocolaire en tout cas, des porteurs de grand cordon.

BRIGITTE SERVAN.

PARMI LES « POSSIBLES »

HENRI QUEUILLE

Ainsi voit-on la lutte se circonscrire entre quelques « possibles » dont le nombre excède à peine la dizaine. Les extrémistes n'y ont donc point leur place. Ce n'est point par hasard si « ceux dont on parle » aujourd'hui occupent sur l'échiquier politique les positions centrales propices aux conciliations et aux alliances. Les uns campent sur le centre gauche, les autres, sur le centre droit. Les uns et les autres peuvent tendre la main aussi bien à droite qu'à gauche, et de gauche comme de droite on peut la leur prendre sans trop de réticences.

Un homme habile, expérimenté, rompu aux

affaires publiques ?... Le nom de *M. Henri Queuille* vient aussitôt à l'esprit. Cherche-t-on un président du Conseil dans une période difficile, au beau milieu de complications inextricables, d'une crise réputée « insoluble » ? D'une seule voix les couloirs du Palais-Bourbon donnent la réponse : Henri Queuille. Qui installera-t-on Faubourg-Saint-Honoré après la retraite de M. Vincent Auriol ? La réponse ne diffère pas : Henri Queuille. Il faut dire que ce Corrézien de soixante-huit ans aligne des états de service qui font de lui une sorte de recordman mondial. A peine sorti de la Faculté de Médecine, il s'installe dans son département natal, à Neuvic-d'Ussel, dont il devient maire en 1912. Deux ans plus tard le voilà député. Il le restera toute sa vie. Son étonnante carrière ministérielle le transforme en personnage de légende. Dès 1920 Millerand le fait entrer pour la première fois dans les conseils du gouvernement. Il n'en sortira pratiquement guère. Vingt-huit fois ministre — seize fois ministre de l'Agriculture ou des Travaux publics avant 1939 — trois fois président du Conseil, pétri de prudence et de modération, psychologue averti, il apparaît aux yeux de beaucoup comme l'arbitre rêvé des partis et de leurs querelles sans cesse renaissantes.

YVON DELBOS

M. Henri Queuille, pourtant, hésite — on le pousse plus qu'il ne se pousse — disant que sa jambe malade l'incite au repos et que, de surcroît, son cadet Yvon Delbos — soixante-sept ans — ferait merveille à l'Elysée. Originaire de la Dordogne, fils d'instituteur, normalien, brillant agrégé de lettres, excellent latiniste, *M. Yvon Delbos* aurait pu, s'il en avait eu l'ambition, approcher le record ministériel de son ami Queuille. Aussi bien a-t-il tenu avec éclat le poste de ministre de l'Instruction publique et celui des Affaires étrangères. Mais ce combattant de 1914-1918, titulaire de deux brillantes citations, a souvent préféré à l'action gouvernementale, dans laquelle il réussit admirablement, l'action journalistique où il excelle. Journaliste-né, il fit des débuts remarqués aux côtés de Robert de Jouvenel avant d'assumer la rédaction en chef de *la Dépêche de Toulouse* puis de *l'Ere Nouvelle*. Il préside aujourd'hui, outre le groupe radical-socialiste de l'Assemblée Nationale, « l'Association des Journalistes Républicains » et la « Fédération des Associations de Presse », où il a remplacé feu Théodore Steeg. Modeste et discret, ennemi de la publicité au point de laisser oublier qu'il fut en 1943 déporté par les Allemands, M. Yvon Delbos est trop gentilhomme pour disputer ouvertement à de plus décidés que lui le droit de résider dans un palais officiel.

Sa philosophie naturelle lui conseillerait plutôt la fidélité à son vieil appartement du quai Bourbon, où vécut Léon Blum et où lui-même partage ses heures entre sa bibliothèque et sa charmante épouse, la belle comédienne Germaine Rouer.

RENÉ PLEVEN

La réserve de M. Yvon Delbos lui sera peut-être profitable à l'instant de l'élection. Mais *M. René Pleven*, dont l'allure est plus résolue et le sens manœuvrier plus développé, ne figure certes pas au nombre des candidats négligeables. Le groupe politique auquel il appartient ne repose pas sur des bases populaires très étendues. Les méchantes langues prétendent volontiers que le congrès national de l'U. D. S. R. se réunirait, à la rigueur, dans une cabine téléphonique ! Mais cette cabine ne contiendrait-elle que M. René Pleven qu'il faudrait porter attention. Il ne s'agit pas en effet ni d'un homme ordinaire ni d'un destin banal. Enfant d'Ille-et-Vilaine, où il naquit il y a un peu plus d'un demi-siècle, docteur en droit, diplômé de « Sciences Po », M. René Pleven, après avoir rapidement conquis ses galons d'homme d'affaires, dirigeait avant la guerre, à Londres, le département européen d'une importante compagnie industrielle américaine. Aussitôt rallié au général de Gaulle après le désastre de 1940, il fut, avec le général Leclerc, le principal organisateur des Forces Françaises Libres en Afrique Noire, l'un des principaux inspirateurs de notre nouvelle politique coloniale qui se définit à Brazzaville. A partir de 1943 son destin était fixé : il devenait essentiellement politique. Ancien ministre des Finances et de la Défense nationale, ancien président du Conseil, M. René Pleven impose par son caractère sérieux et charme par sa fausse timidité. C'est en outre un esprit ingénieux : il a inventé l'impôt de solidarité et l'armée européenne. Handicaps ? Certains le prétendent. Les astres, en tout cas, sont formels : ce Breton sera président de la République.

GASTON MONNERVILLE

Si M. Pleven n'avait qu'un bon horoscope dans son jeu, *M. Gaston Monnerville*, qui en a un meilleur encore, pourrait sans risque lui disputer la palme. Car le président du Conseil de la République étale, de son côté, une série d'atouts politiques de premier ordre. Formé à la Faculté de droit de Toulouse, ancien collaborateur de César Campinchi, avocat au barreau de Paris, sa notoriété a depuis longtemps franchi les enceintes de justice. Elu député de la Guyane en 1932, il devint rapidement l'un des poulains préférés du président Herriot, qui voyait en lui l'une des « têtes » les mieux organisées du Parlement. M. Gaston Monnerville, qui descend d'une des plus vieilles familles de Cayenne, où il vit le jour voilà cinquante-cinq ans, est aujourd'hui sénateur du Lot. Son titre de président du Sénat l'aurait destiné, sous la Troisième République, à porter un titre plus éclatant. Comme Loubet, Fallières, Doumergue, Doumer et Lebrun. Mais — c'est là la seule infériorité de M. Monnerville — le Sénat n'est plus la Haute Assemblée.

CHARLES BRUNE

M. Charles Brune, sénateur d'Eure-et-Loir, souffrirait-il moins de la dégradation injustement infligée à l'aréopage du Luxembourg ? Ce solide Jurassien de soixante-deux ans, titulaire de la Croix de guerre 1939-1945, médaillé de la Résistance, a fait au ministère de l'Intérieur une carrière prometteuse. Son équilibre physique et intellectuel comme le sens profond qu'il a de l'ordre et de l'autorité le désignent assurément pour des tâches de premier plan.

ANTOINE PINAY

A deux exceptions près — M. Pleven et M. Brune — tous les candidats éventuels dont nous venons d'examiner succinctement les mérites nous viennent du sud de la Loire. En voici deux qui sont de la Loire proprement dite et qui même se sont fait élire sur la même liste à l'Assemblée Nationale : MM. Antoine Pinay et Georges Bidault.

M. Pinay convoite-t-il réellement la succession de M. Vincent Auriol ? On lui prête ce mot : « Seul industriel modeste à briguer la présidence, je ne créerai pourtant pas un précédent puisque Félix Faure aussi était tanneur. » En réalité, ses intentions manquent encore de fermeté. A soixante-deux ans, il est bien d'âge à être président de la République. Député depuis 1936, plusieurs fois ministre depuis la libération et président du Conseil dans des circonstances qui firent de lui l'an dernier l'homme le plus populaire de France, il n'aurait pas à forcer son talent pour exercer de plus hautes fonctions. Mais, comme Poincaré, à qui on le compara souvent, M. Antoine Pinay a mauvais caractère. Il le sait et se flatte au surplus de son incapacité totale à solliciter les suffrages qui ne lui viennent pas spontanément. Cette « infirmité », aussi honorable que peu commune, nuirait-elle à son avancement ?

GEORGES BIDAULT

Quant à *M. Georges Bidault* — cinquante-deux ans, agrégéé d'histoire, professeur et journaliste — il déclare hardiment qu'il vaut mieux « être propriétaire à l'Elysée que locataire à Matignon ». Cette opinion est l'une des très rares qu'il ait exprimées avec netteté, sa grande spécialité consistant à habiller de formules pittoresques et souvent sibyllines des pensées aussi profondes que précises. Son dernier slogan : « Il vaut mieux se laver les dents dans un verre à pied que les pieds dans un verre à dents », a fait le tour de Paris. Il s'inscrivait à la suite d'innombrables apophtegmes déjà recueillis par la chronique : « Gouverner au centre avec des moyens de droite pour atteindre des buts de gauche. » « Le trésor est au pied de l'arbre. » « Les tuiles remontent sur le toit », etc. L'ancien président du C. N. R. est fort capable de nous étonner encore avant l'ouverture du scrutin élyséen. Malgré son agilité d'esprit, malgré la sympathie que lui ont gardée les formations politiques issues de la Résistance, il vaincra néanmoins difficilement l'hostilité des « laïcs »... et celle des libéraux, qui reprochent à son parti la chute de M. Pinay.

D'AUTRES ENCORE

Il risque en effet de voir surgir sur sa droite des concurrents centristes qu'il faut, à l'heure où nous sommes, tenir pour des « outsiders » mais dont la présence dans la course suffirait à troubler certaines combinaisons. Comment ne pas mentionner *M. René Coty*, sénateur de la Seine-Inférieure, parlementaire chevronné, engagé volontaire en 1914, qui fit en 1947 un passage remarqué au ministère de la Reconstruction et qui allie à une extrême finesse une grande expérience de la chose publique ? Et *M. Joseph Laniel*, autre modéré, autre Normand, autre ancien combattant d'élite, ancien maquisard, cofondateur du C. N. R., qui fut trois fois ministre depuis 1945 ? Et aussi *M. Jacques Fourcade*, qui fut président de l'Assemblée de l'Union Française et compte sur les indépendants pour l'aider à gravir de nouveaux échelons, encore qu'avec ses quarante-huit ans il fasse tout de même « un peu jeune » ?

Grande inconnue enfin : le président *Vincent Auriol*, en personne, que la Constitution autorise à demander — mais une seule fois — le renouvellement de son bail. Se laisserait-il faire violence pour devenir, dans le cas d'une compétition serrée nécessitant plusieurs tours de scrutin, l'arbitre susceptible de départager les concurrents ? Albert Lebrun, avant lui, avait cédé à la tentation. Mais si Lebrun avait su ce qui l'attendait...

Sur la barque funèbre.

SUR LA « GONDOLE DE LA MORT »

VENISE A CONDUIT AU TOMBEAU LE CARDINAL AGOSTINI

Venise a fait à son patriarche, Mgr Agostini, mort avant d'avoir reçu le chapeau de cardinal qui venait de lui être attribué par le Souverain Pontife, d'imposantes funérailles. La cité des lagunes offre pour de telles cérémonies un cadre incomparable, et la pluie qui tombait ajoutait encore à la mélancolie de la journée.

Mélancolie, mais aussi pittoresque que n'ont pas manqué de goûter les touristes toujours nombreux à Venise. Car c'est en gondole que le cardinal défunt fut conduit à sa dernière demeure. Une gondole noire qui porte le nom impressionnant de « gondole de la mort » sur laquelle avait été placé le cercueil. Sur les quais, sur les ponts, une foule s'était massée qui, abritée sous des parapluies, regardait passer la sombre barque qui emmenait le prélat. Ainsi Venise n'oublie jamais ce qu'elle doit à la mer et quand un de ses éminents dignitaires disparaît, c'est encore sur l'eau qu'il reçoit le suprême hommage de la foule.

Le cortège se met en route.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

LE DANEMARK PLEURE UNE SOUVERAINE

Les funérailles de la reine Alexandrine de Danemark ont été célébrées avec la plus grande simplicité. La souveraine, dont les Danois déplorent la mort avec une sincère affliction, avait toujours montré au cours de sa vie la simplicité qui est de règle dans les familles régnantes des pays scandinaves. La reine était âgée de soixante-treize ans. Elle avait épousé en 1898 à Cannes le prince Christian de Danemark, qui devint en 1912 le roi Christian X. Quand, en 1947, le souverain actuel, S. M. Frederik IX, accéda au trône, il ne voulut pas que la reine Alexandrine portât le titre de reine mère. Elle demeura donc pour sa famille, pour son peuple la reine Alexandrine. Ses obsèques ont eu lieu au palais de Christiansborg. Puis la dépouille mortelle fut transportée dans l'ancienne capitale du Danemark, Roskilde, et inhumée dans la cathédrale. L'ambassadeur de France, M. Bourdeillette, représentait notre pays et déposa sur le cercueil des fleurs de la part de M. Vincent Auriol.

LE SEXE FAIBLE AU CHAMP DE TIR

Comme en Corée, comme en Indochine, les communistes poursuivent leur lutte en Malaisie. Si elle n'y revêt que la forme d'une lutte de guérillas, elle n'en oblige pas moins le pays à mobiliser pour la défense toutes ses ressources. Les autorités britanniques ont rassemblé la population mâle de tous les villages dans des unités de *Home Guard*. Mais lorsque celles-ci sont en expédition, les femmes veulent être prêtes à défendre elles-mêmes leur foyer. Et pour se préparer à d'éventuels combats elles s'exercent au maniement des armes.

ATTERRISSAGE IMPRÉVU : PAS DE VICTIMES

Cette carlingue déchiquetée dans les branches d'un orme ne revêt aucune signification tragique. Des vingt-deux passagers de cet avion de ligne irlandais qui tomba, par suite d'une panne de moteurs, aux environs de Birmingham, aucun ne fut même blessé. Seuls deux membres de l'équipage, projetés à l'extérieur, ont été fortement contusionnés.

Hélas ! combien de pertes de vitesse, on l'a vu avec les tragiques accidents qui ont eu lieu ces dernières semaines, ne se terminent pas par un cliché pittoresque.

MODE D'OUTRE-ATLANTIQUE

Le jeune William Macdonald, qui s'est vu décerner, à Miami, le titre de « plus beau bébé de la nouvelle année », semble fort impressionné par la toilette que vient de lancer un couturier de la ville.

On le serait à moins, car la ligne de cette robe ne le cède certainement pas en excentricité aux couleurs qui la composent : velours vert et tulle rose.

AUX QUATRE COINS DU MONDE (SUITE)

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE...

CE qui est arrivé, dans une nuit de décembre, à la mairie d'Etretat marquera d'un galet noir et de 365 pages blanches les annales de cette jolie petite plage chère à Alphonse Karr.

Contrairement à la coutume, ce n'est pas l'horloge mais la petite sirène municipale qui sonna minuit, non pour donner l'heure mais pour appeler à l'aide. Le feu dévorait la mairie. Les Etretatais, consternés, n'eurent que le temps d'accourir pour assister à la défaite — ô combien honorable ! — de leurs sapeurs-pompiers et de ceux de Fécamp et du Havre accourus en renfort. Le vent du large avait devancé la furia humide des lances à gros débit. Si bien, ou plutôt si mal, qu'au petit matin tout était consumé de ce qui en la maison commune valait la peine d'être préservé : le toit et les archives.

Deux millions de dégâts dans les superstructures. C'est un sinistre, ce n'est pas un désastre. Il n'en va pas de même pour les archives, qui, à l'exception de quelques liasses à demi rongées, sont réduites en cendres. Tous les registres d'état civil, à quoi tiennent les fils qui relient ou séparent les familles, qui font la force ou la faiblesse des arguments invoqués par les héritiers présomptifs, ont disparu. Mille sept cent trente-six Français n'ont plus, provisoirement, le pouvoir de faire la preuve de leur existence. Les mieux partagés s'adresseront au tribunal civil ou à la préfecture de Rouen. Si les copies sont conformes, ils se retrouveront. Mais les autres ? Qu'adviendra-t-il des pièces concernant les enfants du pays nés, mariés ou morts dans l'année ? Le registre qui les concerne est perdu, irrémédiablement.

Dans la mesure — dont son évêque est seul juge — où son ministère l'y autorise, le desservant de l'aimable station pourra voler au secours des employés de l'état civil avec les éléments empruntés à ses registres.

Mais il y a plus grave. Toutes les pièces justificatives sans quoi le budget communal ne saurait être voté et approuvé ont été victimes du feu. Le maire ne sait plus à quel saint se vouer et le conseil municipal est perplexe. On a beau médire de la paperasserie, les communes sont comme les citoyens : pas de papiers, pas d'existence.

C'est par ce petit côté que le char d'Etretat, considéré du ministère de l'Intérieur, navigue, si l'on ose dire, sur un brasier...

M. RENÉ MAYER S'EST PRÉSENTÉ A L'INVESTITUR

MONSIEUR GEORGES BIDAULT ayant renoncé, le président de la République a fait appel, pour donner une solution à la crise ministérielle ouverte le 23 décembre par la démission de M. Pinay, à une personnalité éminente du parti radical, M. René Mayer. L'autorité que lui vaut une belle carrière de « grand commis » et de grand administrateur, son expérience des affaires publiques, ses brillants talents d'orateur et de *debater* parlementaire qualifiaient largement M. René Mayer pour cette difficile mission.

A deux reprises déjà, il avait été empêché de mener à bien la formation d'un gouvernement ; une première fois, en octobre 1949, alors qu'investi par 341 voix il n'avait pu, devant les exigences socialistes, constituer son ministère ; une seconde fois, en juillet 1951, il ne parvenait pas à grouper, pour son investiture, la majorité constitutionnelle.

M. René Mayer s'est efforcé cette fois de s'assurer, au départ, une base de majorité moins étroite que celle sur laquelle s'appuyait le président Pinay, et susceptible de permettre à son gouvernement la réalisation méthodique d'un large programme de réalisations concrètes.

Les encouragements chaleureux de ses amis radicaux, les assurances qu'il avait reçues des autres groupes de la « majorité Pinay » l'a décidé à tenter sa chance en se présentant mar dernier devant l'Assemblée Nationale, bien q les divergences de vues du R. P. F. sur problème de l'armée européenne aient cond ce groupe à refuser de s'agglomérer à majorité.

Le programme que s'est tracé M. René May comporte tout naturellement, en premier lieu, vote rapide du budget resté en souffrance, sa impôts nouveaux, avec un effort accru d'écon mies et un blocage de crédits importants ; recours aux lois-cadres qui permettraient réaliser, par décret, la réforme fiscale, la réfor administrative et l'assainissement de la Sécur sociale ; une impulsion donnée à l'économ nationale et aux industries exportatrices esse tielles ; le financement d'un plan quinquenn pour la construction de logements et d'un fon national de modernisation agricole ; pour l'arm européenne le traité sera présenté à la ratifi tion du parlement sans que la question confiance soit posée. Enfin, M. René May estime que s'impose la mise à l'étude p l'Assemblée d'une réforme rapide de la pro dure de revision pour permettre la modificati de certains textes constitutionnels touchan notamment l'investiture et le droit de dissoluti

RENCONTRE CHURCHILL-EISENHOWER

FIN de rencontrer le général Eisenhower, M. Winston Churchill, accompagné de sa femme et de sa fille Mary, a fait à bord du *Queen Mary* le voyage des Etats-Unis. deux hommes d'Etat doivent s'entretenir grands problèmes de la politique internaale : Corée, défense européenne, conférence ituelle avec Staline. Du paquebot le Premier annique a adressé au parti conservateur un sage de Nouvel An dans lequel il déclare : l est bon de nous souvenir que l'impression érale dans le monde est que le danger de rre a diminué... Nous continuerons à tout e pour maintenir la paix. » A bord Churchill a fait, une fois de plus, l'admion de tous par son étonnante vitalité. Il n'a manqué le réveillon du Jour de l'An, où il anté en chœur avec les passagers.

QUAND L'HOMME TROUBLE LE GRAND SILENCE BLANC

ETTE curieuse photographie représente la fuite éperdue d'un troupeau de rennes. Les paisibles animaux si précieux aux Lapons ont été surpris par le bruit d'un avion volant les plateaux glacés où ils se tiennent. visiteur insolite a déclenché chez eux une nique. Et les rennes détalent devant l'oiseau porte les hommes, dont leur course rapide les protégerait guère.

JEUX DE CRUE

POUR beaucoup de Français riverains de la Loire, de la Garonne et d'autres cours d'eau, les derniers jours de 1952 auront été marqués non par des fêtes, mais par le cortège de malheurs que charrient les flots de l'inondation : maisons dévastées, richesses emportées au fil de l'eau. Par bonheur la crue n'aura pas pris en tous lieux un caractère aussi tragique ; dans la région parisienne notamment, les habitants en auront été quittes pour la peur. Cet enfant a même trouvé dans la montée des eaux une excellente occasion de lancer le voilier qu'il avait reçu pour étrennes.

L'EVEREST DEMEURE INVAINCU

CES voyageurs aux bras chargés de fleurs sont les membres de l'expédition suisse de l'Himalaya photographiés à Genève à leur descente d'avion. De gauche à droite : Lambert, Gross, le docteur Chevalley, chef de l'expédition, Buzio (sur l'escalier) et Reiss. Ils ont reçu un accueil enthousiaste. Bien qu'ils n'aient pu réussir à vaincre l'Everest, ils n'en ont pas moins accompli un exploit tout à fait remarquable. S'ils n'ont pas atteint complètement leur but, il faut incriminer les conditions météorologiques défavorables qu'ils ont rencontrées. Du moins, le soin avec lequel l'expédition avait été préparée a-t-il permis aux vaillants alpinistes de revenir indemnes.

PROPOS DU SCEPTIQUE

A PEINE avions-nous écrit que les fous couraient les rues que l'on pouvait lire dans les quotidiens qu'un déséquilibré nommé Blanchard, qui se faisait passer pour un officier de la sécurité militaire (*sic*), avait été arrêté à Bordeaux où il avait, dans un train, tiré accidentellement (re-*sic*) une balle de revolver. Le lendemain, c'était un certain Jacques Mulot, trente-huit ans, instituteur libre, qui était appréhendé dans son appartement de la place du Havre, où il s'était barricadé après avoir bu jusqu'à la dernière goutte une bouteille d'alcool et avoir menacé de mort sa femme et son fils. Le forcené, qui était armé d'un pistolet, dut être ficelé sur une civière et transporté à l'infirmerie psychiatrique du Dépôt.

Certes nous ne demandons pas qu'on passe systématiquement au crible la population française, mais comment ne pas s'étonner de la mansuétude des pouvoirs publics à l'égard des aliénés — « éthyliques » ou non — qui encombrent notre vie quotidienne ?

Voici en effet que, par une coïncidence inquiétante, un lecteur du quartier de la Bastille nous tient ces propos significatifs.

« J'ai pour voisin, nous dit-il, un garçon d'apparence inoffensive et qui cependant fait régner la terreur dans tout notre immeuble. Il s'affuble un jour d'un tablier blanc et se passe le visage à la peinture rouge, assurant qu'il est garçon de restaurant et que sa mine vermeille doit faire honneur à la cuisine de son chef. Un autre jour, vêtu seulement d'un masque à gaz, il s'enferme douze heures de suite dans la cave à charbon, prétextant l'imminence d'on ne sait quelle catastrophe... Mais s'il s'en tenait à cela ! Le concierge l'a interpellé hier au moment où il entrait dans la maison, entouré d'un épais nuage de fumée. L'innocent portait dans la poche de son veston un briquet à amadou allumé. « Holà ! s'est écrié le portier, vous » brûlez ! » L'autre se mit à ricaner. « C'est » moi, répondit-il, la locomotive. » Et il poussa un coup de sifflet strident. Bien entendu, on arrêta l'incendie sous un grand seau d'eau. Craignant de flamber un jour avec leurs meubles, les locataires se replient en masse sur des positions plus ou moins préparées à l'avance. Ma femme même a déserté le domicile conjugal. Franchement, puis-je lui donner tort ?

» Mais, objectera-t-on, il faut prévenir le commissaire de police. Bien sûr. C'est tellement simple qu'en fait le commissaire est déjà prévenu. Pourtant, le problème reste entier car l'excellent magistrat fait remarquer : 1° qu'il ne peut intervenir tant que le personnage en question n'aura pas commis un crime ou un délit ; 2° que de surcroît ce fou authentique vient précisément de sortir de l'asile avec un certificat de parfait équilibre mental. »

Méditez, après cela, sur nos lois et nos règlements et sur les méthodes de nos hôpitaux psychiatriques.

DE LA « BOMBE H » A LA « BOMBE A NÉANT »

PAR PIERRE DEVAUX

LES Américains « ont-ils » ou n'ont-ils pas la **bombe à hydrogène** ? Des récits de témoins, assez cohérents, nous arrivent des atolls d'Eniwetok sans susciter de démentis officiels. Quelques semaines plus tard, un porte-parole autorisé déclare qu'il s'agit seulement d'expériences « générales » et que rien ne permet de parler d'**éléments légers** ni d'hydrogène.

Ces fluctuations découlent presque obligatoirement de la situation très particulière où se trouvent les Américains en ce qui concerne l'arme atomique. D'un côté, il s'agit de faire savoir au monde entier que les Etats-Unis possèdent une puissance irrésistible ; de l'autre, on ne se soucie guère de fournir des indications concrètes à un ennemi éventuel, qui possède, lui aussi, des savants de grande valeur.

La situation se complique en ceci que l'arme atomique **tactique** doit être employée, en cas de conflit, par l'armée européenne. Nous sommes donc conduits à bénéficier, à l'échelon corps d'armée ou au-dessous, d'obus atomiques sur lesquels nous ne savons exactement rien, si ce n'est qu'ils ne doivent pas être tirés à moins de 1.600 mètres des lignes amies et qu'il convient de tourner le dos au moment de l'explosion...

Sur le plan **stratégique,** les circonstances sont plus dramatiques encore. La bombe, à l'uranium ou à l'hydrogène, menace nos foyers, notre territoire, et nous avons appris à connaître ce qu'il en coûte, dans une guerre moderne, de servir de champ clos aérien à nos amis et à nos ennemis.

LA course tragique à la destruction et à la puissance, qui se poursuit tout le long du XX[e] siècle, n'est que le développement de la formule fameuse d'Einstein assimilant la matière à l'énergie. La matière, dans ces conceptions nouvelles, est « de l'énergie condensée », et le **taux d'équivalence** est le suivant : si l'on emploie des unités convenables, une masse matérielle représente une quantité d'énergie égale à cette masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière. Ce taux est absolument exorbitant et c'est de là que viennent tous nos malheurs.

Cette équivalence explosive demeura purement théorique durant environ un tiers de siècle. Ensuite, on parvint à en libérer de petites parties dans les accélérateurs, tels que les cyclotrons ; puis on arriva à la « désintégration en chaîne » et ce fut Hiroshima, **qui n'est qu'un tout petit commencement.**

Il ne faut point se représenter, en effet, nos **explosifs nucléaires** actuels — uranium 235 ou plutonium — comme une masse matérielle qui disparaît subitement en se transformant en énergie (chaleur, rayons, etc.). Il y a bien une **disparition de masse,** mais cette disparition n'intéresse qu'une très petite partie du total.

Voici le « bilan » de la rupture d'un noyau d'atome d'uranium 235. Avant l'explosion, nous avons un noyau de masse 234,954, plus un neutron « incident », qui n'est autre que le « projectile subatomique » formant détonateur. Ce neutron pèse 1,007, soit au total 235,961.

Après la rupture, nous avons un noyau de lanthane pesant 145,46, plus un noyau de brome pesant 87,27, plus trois neutrons pesant 3,021, soit au total 235,751. « L'addition est fausse », autrement dit il y a une perte de masse de 0,21 ; c'est cette petite masse qui s'est transformée en énergie. Elle représente le **millième,** à peu près, de la masse totale. Quant aux trois neutrons, ils assument à leur tour le rôle de projectiles et s'en vont fracasser les noyaux voisins, assurant la réaction en chaîne. Un millième... et avec ce millième-là on rase des villes ! Si nous ajoutons qu'à Hiroshima on estime que 97 % environ de la masse d'uranium ont été dispersés en pure perte sans avoir eu le temps d'exploser, on se fera une idée des « progrès » encore possibles.

RÉALISER une « opération sur les noyaux » — réaction nucléaire — donnant lieu à un **défaut de masse,** tel est le but des atomistes ; mais il n'est pas dit que cette « opération » sera nécessairement une rupture. On peut imaginer une réunion, une « fusion » de noyaux atomiques donnant lieu à une disparition de masse. C'est en effet ce qui se produit tout à l'autre bout de l'échelle atomique, ou plutôt de la table de Mendéléieff, dans la catégorie des **éléments légers.**

Supposons que nous soyons... le Créateur. Le chaos s'étale devant nous, formé de protons (positifs) et de neutrons. Un proton, c'est déjà un noyau d'hydrogène. Unissons un proton et un neutron, nous aurons le deuton, ou noyau de deutérium (hydrogène lourd) : le deuton est un peu plus léger que la somme du proton et du deuton : il y a une petite masse qui disparaît avec un brusque éclair d'énergie.

Prenons maintenant deux deutons et unissons-les pour obtenir un hélion : c'est effectivement ce qui se produit dans le soleil... L'éclair est beaucoup plus violent, la disparition de masse est six fois plus forte... Nous venons de découvrir la bombe à hydrogène.

Arrêtons ici la nomenclature des « éléments légers », qui s'étendrait jusqu'au lithium, au glucinium, au bore. On connaît actuellement plus de deux cents « fusions » analogues, capables de fournir **beaucoup plus d'énergie** que les ruptures de l'uranium ou du plutonium : environ huit fois plus. Ceci nous montre que les bombes aux éléments légers — comprises sous le nom général de « bombe à hydrogène » — pourront utiliser au maximum 8 millièmes de l' « énergie einsteinienne » de la matière.

POUR l'instant, d'énormes problèmes pratiques se posent. Comment empêcher la fâcheuse « dispersion précoce » qui a réduit au trentième la puissance théorique de la bombe d'Hiroshima ? Les plus épais blindages en acier se trouvent vaporisés en un millionième de seconde au moment de l'explosion, en sorte que leur rôle « compressif » est assez précaire.

Presque instantanément, nous avons affaire à une sorte de mélange gazeux, dans lequel l'uranium ou le plutonium se mêle à la substance de l'enveloppe, le tout porté à une température fantastique. Rien n'empêche la réaction en chaîne de continuer, dans ce magma atomique, à la condition que ce dernier ne contienne aucune substance capable d'absorber en pure perte les neutrons-projectiles, messagers de la « chaîne ». Ainsi, le principal problème pratique de la bombe est actuellement un problème de « gangue » : le fameux **tamper,** dont le secret est jalousement gardé.

En ce qui concerne la bombe à hydrogène, le black-out est encore plus total. Un problème capital est celui de l'amorçage. On a parlé d'amorcer la « fusion » des éléments légers au moyen d'une bombe atomique auxiliaire, à l'uranium ou au plutonium, réalisée sous forme réduite grâce à un tamper formant réflecteur de neutrons.

Peut-être la solution est-elle plus simple. Théoriquement, il suffit d'une température « instantanée » de 400.000° — très inférieure à celle que développe une bombe atomique lourde — pour amorcer la « fusion ». Or une simple **charge creuse,** en explosif ordinaire, telle qu'on en emploie pour perforer les blindages de tanks, peut fournir à son point de focalisation une température de 150.000°... L'écart n'est pas tellement considérable et l'on peut penser que les Américains ont largement poussé leurs recherches dans cette direction.

Huit millièmes... c'est encore bien peu de chose pour l'amour-propre des atomistes. Que faudrait-il pour obtenir une annihilation totale de la matière, pour arriver enfin à cette terrifiante « bombe à néant » qui nous livrerait la totalité de l'énergie, conformément à l'équivalence d'Einstein ?

Il faudrait non plus disloquer l'édifice du noyau, ou le reconstruire, mais anéantir le **proton,** moellon fondamental de l'architecture du noyau atomique.

L'affaire est en train. Voilà déjà vingt ans qu'Anderson a réussi à esquisser le problème inverse : **création de la matière** à partir de l'énergie, en « matérialisant » une **paire** d'électrons ; inversement, un électron positif et un électron négatif s'unissent brusquement... et disparaissent totalement sous forme d'énergie !

Malheureusement, tout dépend de la façon dont se présente l'énergie, autrement dit de sa valeur en « électrons-volt ». L'électron, « planète » du système solaire atomique, dont le noyau est le centre, est 1.840 fois plus léger que le proton ; et l'on était conduit à penser que le proton deviendrait « destructible » quand nous saurions atteindre, avec nos accélérateurs atomiques, des énergies de 2 milliards d'électrons-volts.

Le chiffre parut inaccessible, et durant vingt ans l'anéantissement du proton demeura une chimère. Entre temps, au début de 1947, le cyclotron de Berkeley, aux Etats-Unis, dépassa 400 millions de volts et, tout aussitôt, Lawrence réussit la matérialisation d'une paire de mésons, corpuscules environ 10 fois plus lourds que l'électron, donc déjà proches du proton.

Actuellement, l'étape est franchie et l'on parle déjà d'un cosmotron européen qui atteindrait 30 milliards d'électrons-volts. L'anéantissement du proton n'est peut-être plus qu'une question de semaines. Les tout récents travaux de Fermi — l'illustre physicien italo-américain à qui l'on doit la pile atomique — nous montrent en effet le proton non plus comme une « bille » simple, mais comme une structure extrêmement compliquée, présentant des « niveaux d'énergie » successifs et concentriques. C'est la classique notion des **quanta** qui se présente à nouveau, à l'intérieur du proton et non plus simplement à l'intérieur du noyau atomique, mais avec des énergies incomparablement plus grandes.

MATÉRIALISATION, dématérialisation... toutes deux marchent de pair dans ces recherches, toutes deux conduisant à des possibilités presque inconcevables. La dématérialisation doit nous conduire à des énergies mille fois plus grandes que celles de l'uranium, soit, en supposant un rendement pratique intégral, 30.000 fois la puissance explosive d'Hiroshima.

Côté « matérialisation », on est conduit à des conceptions paradoxales, comme celle d'une « antimatière » où les protons seraient négatifs et les électrons-planètes positifs. Il serait impossible de conserver cette antimatière, qui ferait violemment explosion au contact des récipients en matière ordinaire, et l'on n'envisagerait d'autre système que de la stocker dans l'espace, en un canton vide de l'univers... Nous sommes évidemment en pleine anticipation. Il n'échappera en revanche nullement au lecteur qu'en s'attaquant aux moellons mêmes qui constituent les fondations de la matière, les savants mettent en question l'existence du monde et que l'hypothèse d'une brusque apocalypse, détruisant notre planète, ne saurait être rigoureusement exclue.

Telles sont, au début de l'année 1953, les extrêmes limites atteintes par la science.

LONDRES PRÉPARE DANS LE « FOG » HIVERNAL LE JOUR DE JUIN OÙ

LE CORTÈGE DU COURONNEMENT

DE BUCKINGHAM PALACE A WESTMINSTER ABBEY

CONDUIRA AU TRÔNE S. M. ELIZABETH II

★

16 CAMERAS DE TÉLÉVISION BRAQUÉES DANS L'ABBAYE TRANSMETTRONT LES IMAGES DE LA CÉRÉMONIE...

... QUE COMMENTERONT 250 RADIO-REPORTERS

AU MARCHÉ NOIR, UNE PLACE DE TRIBUNE COÛTE DÉJA 100.000 FRANCS

GRÂCE A UN TRAJET ALLONGÉ DE 50 MINUTES, 350.000 SPECTATEURS SUPPLÉMENTAIRES ACCLAMERONT LA REINE

A UNE MINUTE PRÈS, des officiers de la Garde, suivant avec le « State Coach » le trajet qu'empruntera le cortège du Couronnement, ont chronométré le parcours aller et retour de Buckingham Palace à Westminster Abbey. **A gauche :** sur ces rails les éléments des tribunes pénétrant dans Westminster.

Quelques Londoniens qui se hâtaient frileusement, l'autre matin, devant les grilles du palais de Buckingham virent soudain surgir du Mall un carrosse escorté de fantassins et de cavaliers de la Garde qui, estompés dans la grisaille du brouillard matinal, semblaient composer un cortège fantôme. Ce carrosse vide et ces soldats en petite tenue préfiguraient ce que sera le 2 juin prochain l'un des plus brillants couronnements de l'histoire d'Angleterre. Les officiers qui s'avançaient aux côtés du « State Coach » avaient « minuté » dans les moindres détails le défilé le plus long dont un couronnement ait déroulé les fastes à travers la capitale de l'Empire.

Pour répondre en effet au vœu des innombrables sujets britanniques et visiteurs étrangers qui se presseront sur le passage de la jeune reine, le parcours habituel du cortège a été détourné par le quai Victoria. Ainsi, au prix d'un retard de cinquante minutes sur l'horaire accoutumé, 350.000 spectateurs supplémentaires acclameront la souveraine.

Déjà, l'on songe à loger à bord de trains-hôtels garés dans la banlieue le trop-plein du million de visiteurs que l'on attend et qui ne pourront trouver place dans les hôtels londoniens. Tous les balcons, toutes les fenêtres ayant vue sur le défilé sont loués, et il s'est ouvert un marché noir où les places de tribune atteignent jusqu'à 100.000 francs.

Ceux qui ne pourront assister au couronnement ne seront pas entièrement privés du spectacle. Ils suivront sur les écrans de télévision la cérémonie, dont seize caméras saisiront les images à l'intérieur de l'abbaye, cependant que deux cent cinquante reporters la décriront aux auditeurs de radio du monde entier.

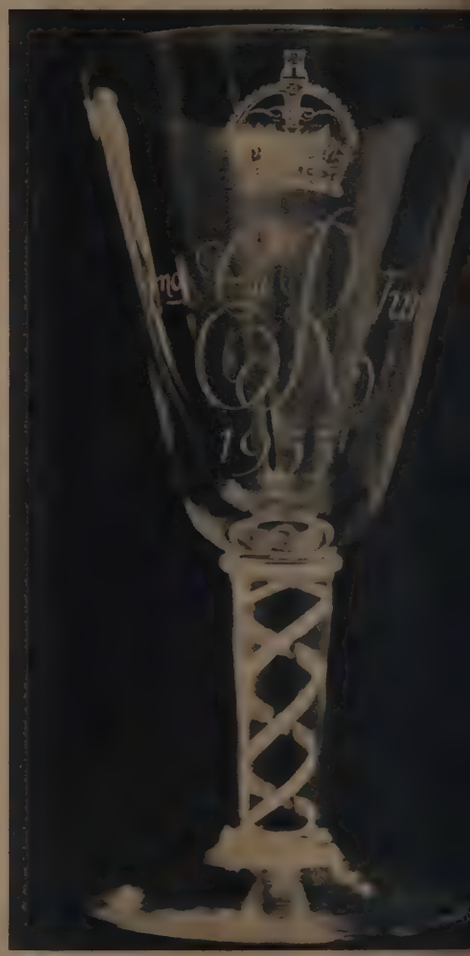
CES SONNEURS ANNONCERONT A LA CAPITALE DE L'EMPIRE que S. M. Elizabeth II s'est mise en marche pour venir recevoir, à l'abbaye de Westminster, la couronne qui fera d'elle la plus puissante souveraine de l'univers. Un conducteur de cab de soixante-six ans dirige l'équipe des carillonneurs. **Ci-dessous :** sur le Mall, le carrosse de la répétition **(à gauche)** a défilé devant des tribunes en construction. **A droite :** sur cette maquette de la ville, les techniciens du ministère des Travaux publics disposent tribunes et motifs décoratifs.

CES JOYAUX DE LA COURONNE SONT FAUX : ce sont les répliques des pièces véritables que l'on utilise pour les répétitions. **Ci-dessous :** à l'intérieur de l'abbaye, les pairesses porteront une robe **(à gauche)** semblable à la cape de leurs époux, de velours pourpre et d'hermine blanche. **A droite :** de grands couturiers londoniens ont créé cette robe de soirée et ce costume de bal dont le style élizabéthain rappellera aux Anglais l'ère de celle qui fut leur première grande reine.

Dès maintenant les vitrines de tous les magasins de Londres s'emplissent d'objets divers et innombrables qui, par quelque détail, annoncent aux Anglais et aux touristes étrangers le « great event » de l'année. Un « Comité pour les souvenirs du Couronnement » est spécialement chargé de délivrer l'autorisation nécessaire à la fabrication de ces objets...

... Ce Comité écarte sévèrement toute pièce dont le goût lui semble douteux. Chaque sujet britannique tiendra à posséder l'un de ces souvenirs. Si les bustes **(ci-dessus)** sont très demandés, les tasses et timbales à l'effigie de la reine et du duc d'Edimbourg **(en haut et en bas)** connaissent également une grande popularité.

Les pièces de monnaie de l'Empire britannique seront désormais frappées à l'effigie de la jeune souveraine. **Ci-dessous :** cet autre objet commémoratif est un verre.



Sur cette pièce de 5 shillings **(ci-dessous)** la reine sera à cheval.

MYSTÈRE EN NOUVELLE-GUINÉE

PAR JEAN BAUDRY

Une île dans les eaux du Pacifique, bassin de la future civilisation, lorsque l'Occident, dans quel millénaire ? aura poursuivi son mouvement de rotation depuis notre Orient jusqu'à l'Atlantique et retournera se fondre dans l'Orient, la plus grande des îles, cette Nouvelle-Guinée, qui couvrirait une partie de l'Europe et dont l'échine montagneuse s'étend sur une distance presque égale à celle qui sépare Paris de Moscou, contient tous les mystères de la vie.

Non pas un paradis isolé sur la terre, malgré sa végétation absurde et profonde qui enserre la glace de sommets intermédiaires entre ceux des Alpes et ceux de l'Himalaya, malgré la présence des plus merveilleux oiseaux du monde, les *paradisiers*.

Mais, parmi ces milliers d'îles qui lui font

Le « chalet » construit par les missionnaires servira de chapelle, d'école et de dispensaire.

Paysage des montagnes centrales de Papouasie, dont l'altitude moyenne est d'environ 3.000 mètres. Ici, les hautes herbes commencent à remplacer la forêt vierge.

TECHNIQUE MISSIONNAIRE OU LA CONQUÊTE D'AMES PRIMITIVES

En causant avec le Père Dupeyrat, qui vient de passer vingt et un ans chez les Papous.

➡

Dans une rue pauvre — mais qui porte un nom charmant — du quartier de la Chapelle, une maison d'aspect austère. Au troisième étage une chambre modeste : un lit de fer, un petit bureau, quelques livres sur des rayons. Et dans cette pièce un homme de taille moyenne, grisonnant de barbe et de cheveux, la parole nette, le regard vif : le Père Dupeyrat, des missionnaires du Sacré-Cœur. Il vient de passer vingt et un ans chez les Papous.

« Je loge ici, explique-t-il, dans une maison qui abrite les missionnaires de passage

— Les missionnaires du Sacré-Cœur sont-ils par destination voués à l'évangélisation des terres lointaines ?

— Ils ont été fondés il y a environ un siècle à Issoudun et le cadre primitif de leur activité ne dépassait pas le Berry. Mais en 1881 le Saint-Siège leur confia comme territoire de mission la Nouvelle-Guinée, cette île immense peuplée de tribus adonnées au cannibalisme.

» Les premiers contacts furent désastreux. Les quelques missionnaires qui avaient pris pied sur cette terre inhospitalière furent massacrés ou périrent de privations. L'entreprise fut néanmoins poursuivie et aujourd'hui les seuls blancs qui aient réussi à s'installer dans l'intérieur de l'île sont des Français.

— Comment expliquez-vous ce résultat ?

➡

Un papa cannibale avec la hache en pierre dont il ne se sépare jamais. La maman est vêtue d'un filet en cordes végétales. **Ci-dessous :** les Papous se portent de façon peu rassurante au-devant des missionnaires.

Ces cases rappellent étrangement par leu aspect la gueule du crocodile. Par cette forme.

cortège, la Nouvelle-Guinée reste une sorte d réservoir de tout ce qui fut, de tout ce qu demeure à l'origine de la nature. Avec le Pygmées, sans doute premiers occupants, de vagues successives de races inconnues y on déposé les derniers exemples de groupe ethniques qui, dans leur lutte pour la vie, errai à travers les continents et les mers, se son juxtaposés ici sans se confondre.

Aujourd'hui encore, un millier de langue font de l'île une Babel dont les fondements s perdent dans la genèse mélanésienne. Parmi eu subsiste le groupe des Papous, quatorze mil seulement, mais divisés à l'infini contre eux mêmes. Auprès d'éléments évidents de civilisa tion, les traditions pour nous inconcevables d la sorcellerie et de l'anthropophagie se main tiennent chez certains d'entre eux.

Ainsi se pose en mystère à notre entendemen l'île, si défendue que notre connaissance pénètre à peine, en soupçonne les lois et le mœurs, en ignore parfois les conditions de v et les langues.

Presque seuls, depuis un demi-siècle, un

En causant avec le Père Dupeyrat (suite).

— C'est que nous nous astreignons à vivre « à l'indigène ». Evidemment, cela implique qu'on renonce au confort et même à un peu plus.

— Quelles méthodes employez-vous ?

— Eh bien, il faut d'abord se comporter en explorateur : reconnaître le pays, prendre des contacts avec les indigènes.

— Difficile ?

— Dangereux, parfois. Nous ne sommes jamais armés (il faut prévenir toute tentation). Eux le sont. Rudimentairement. Mais enfin... J'ai connu des moments peu agréables. Mais on arrive à nouer des relations.

— Comment se faire comprendre ?

— Ah ! c'est une des plus grosses difficultés. La langue des Papous est riche et les formes verbales en sont compliquées. Comme les Papous ignorent l'écriture, il faut beaucoup de temps pour assimiler leur langage.

— En somme le missionnaire a besoin d'un long apprentissage ?

— Plusieurs années.

— Mais êtes-vous préparés à ce rôle ?

— Ceux d'entre nous qui partent pour la Papouasie sont des volontaires. Ils demandent à être désignés. Aussi reçoivent-ils diverses notions qui leur seront utiles, notamment au point de vue de l'hygiène. Personnellement j'ai fait trois années de médecine. Et cela m'a été précieux. Car les tâches qui attendent le missionnaire sont multiples. Il lui faut travailler de ses mains, se faire menuisier, charpentier, il faut défricher, construire des routes : il est nécessaire de relier les stations centrales où nous sommes installés aux stations secondaires où un ou deux missionnaires sont détachés. Et puis, il faut soigner, panser, se pencher sur des plaies affreuses parfois.

— Et l'apostolat ?

Les efforts patients des missionnaires port leurs fruits. Voici une jeune religieuse papou

menaçante les naturels espèrent-ils effrayer
s puissances mauvaises et les détourner ?

En guise de bijou, cette veuve du Yarima porte jour et nuit un fragment du bassin de son mari défunt. Un chef du Yarima coiffé de plumes d'aigle et de casoar. **Ci-dessous :** deux missionnaires avec de vieux Papous.

oignée de missionnaires, des Français, Pères
Sacré-Cœur à Issoudun, nouveaux Colomb
mystère divin, s'attaquent à cet autre
ystère d'un monde physique et de présences
umaines dont l'essence, elle aussi, révèle une
art du divin et comme un envers, encore à nu,
es réalités de la Création.

C'est le récit de l'un d'entre eux, le
. P. André Dupeyrat, revenu d'un exil de
ngt et une années en Papouasie, qui nous
oporte un des plus virils, un des plus ardents,
des plus admirables témoignages sur cette
rre qui se trouve exactement à l'opposé de
otre terre.

Pourquoi dire exil ? L'éloignement, l'isole-
ent, la dureté presque inconcevable de la vie,
bsence de moyens ou d'appuis les plus élémen-
ires, les dangers imprévisibles, les obstacles
npossibles à première vue à surmonter avec
simple pouvoir d'un corps épuisé et sans
sse meurtri, tout cela existe bien entendu, mais
serait-ce pas faire injure à l'homme d'une
haute volonté, d'une volonté toute pure
mme son amour des êtres dans le Dieu qui

En la voyant, ainsi que cet enfant, on mesure
ce qu'apporte la civilisation chrétienne.

— Je vous l'ai dit, il faut plusieurs années de préparation. Quand l'indigène s'est habitué à nous, quand nous avons réussi à le persuader que nous ne lui voulons que du bien, alors il convient de s'occuper patiemment de ses besoins intellectuels et moraux. L'école et le dispensaire doivent marcher de pair. Nous sommes d'ailleurs puissamment aidés par des religieuses au dévouement admirable qui viennent s'associer à notre activité. Donc nous apprenons aux Papous à lire, à écrire ; nous leur révélons une civilisation dont ils n'ont aucune idée. Parallèlement nous nous efforçons de faire disparaître d'horribles coutumes que je relate dans mon livre ; nous nous employons à débarrasser ces hommes de croyances qui sont à l'origine des coutumes barbares, à abolir la terreur du sorcier dans laquelle ils vivent.

— La lutte est dure ?

— Bien entendu, le sorcier résiste. Et il n'est pas facile de détruire la peur qu'il inspire à ces âmes primitives. Long travail. Il y a des rechutes. Mais il y a aussi des résultats dont nous sommes bien heureux. Peu à peu nous faisons pénétrer les notions religieuses. Notre effort porte des fruits et nous avons la joie de voir certains néophytes devenir pour nous des auxiliaires au zèle ardent.

» D'ailleurs, poursuit après une pause le Père Dupeyrat, qu'on ne croie pas que notre dessein soit d'arracher totalement l'indigène à sa forme de vie et en quelque sorte de l' « européaniser ». Non, nous voulons l'appeler à un stade supérieur, mais nous respectons et sa langue et les usages qui n'ont rien d'inhumain. Nous n'oublions pas que cette créature qui nous paraît inférieure en ses manifestations est au même titre que nous-mêmes une créature de Dieu.

» C'est pour qu'on nous aide dans cette œuvre de civilisation et d'évangélisation que je suis en France, que j'écris, que je parle en public. J'espère que mon appel sera largement entendu. »

René PARNAY.

U. OF I.
LIBRARY

Les apprêts d'un festin cannibale

Les indigènes entassent pierres, viandes, légumes et feuilles jusqu'à ce que le trou soit comblé. Au sommet, des pierres.

Pour que viande et légumes cuisent à l'étouffée, l'ensemble est recouvert de détritus et d'humus. **Ci-dessous** : un indigène près de sa « part ».

MYSTÈRE EN NOUVELLE-GUINÉE (suite)

le conduit, que d'en parler, que de leur donner la place, en vérité énorme, accablante, dominatrice, que la vie quotidienne en Papouasie impose à un être seul ou presque seul !

L'aide véritable vient de l'amour intérieur et de cet amour qui se trouve et qui se développe chez les êtres auxquels une vingtaine d'hommes peut-être, en un demi-siècle, ont imposé non pas les formes d'une civilisation étrangère et individuelle, mais le seul sacrement d'une parole d'amour : la simple présence d'une vérité, l'exemple et la communication d'une vie toute confondue, dans l'âme et dans la prière, avec cette vérité.

Et vous arrivez soudain, après avoir haleté, souffert, tremblé, peiné avec le narrateur, dans des pages qui sont, comme l'a dit Claudel, celles d'une épopée, vous arrivez, à l'autre bout d'une civilisation et à l'extrême opposé de mœurs presque insoupçonnables, à l'unité profonde, à l'unique vérité humaine.

Il y a un monde où sur les bords muets de la forêt millénaire on vit dans des cahutes où les femmes allaitent des porcelets après avoir fait manger par la truie leur premier enfant. Il y a un monde où le défilé des hommes nus, couleur de bronze, achevant leur chant de guerre, vient s'incliner et se presser autour de l'autel portatif qu'un missionnaire installe. Il y a un monde où il n'est pas interdit de constater, sinon avec ses yeux, du moins avec son intelligence, que les pouvoirs de la sorcellerie sont tels qu'un homme peut se transformer la nuit en casoar, l'oiseau maléfique. Il y a un monde où les hommes, fardés de blanc et de jus d'herbes, la tête couronnée de plumes orange ou vertes, de plumes légères et luisantes, se livrent, à l'issue de leurs combats, à des repas sacrés dont ceux qui ont été « frappés par les dents de la guerre » font les frais, au milieu des plus atroces rites funéraires et des grands hululements d'une race obsédée par le mystère de la mort.

Et il y a notre monde.

Cela n'en fait qu'un cependant, tous les mêmes hommes, d'égales possibilités spirituelles, l'essence d'un même amour. Voilà la vraie conquête d'une poignée d'entre nous ; encore faudrait-il employer d'autres mots, qui ne soient pas du vocabulaire de la force ni de la lutte à main armée, mais des mots que distribue le cœur désarmé, volontairement à nu.

Voilà ce qui rend soudain, non pas proche, mais vraie, mais la vérité même, visible et sensible, présente et nôtre, une réalité qui demeure celle même des deux Testaments.

J'ai été frappé par l'un des poèmes, celui du Ghélélé, une grosse cigale, que le Père Dupeyrat a traduit pour nous :

La cigale de la forêt,
« Ghélélé », a chanté.
Un nuage sur le mont Goume,
Un nuage l'a chapeautée.

O mes fils et mes filles,
Descendez et voyez
L'ombre sur notre pays,
Cette ombre qui descend...

Pourrais-je jamais remonter ?
Trop vieux, suis épuisé,
Mon corps trop faible,
Bien trop faible est devenu...

La cigale de la forêt,
« Ghélélé », a chanté.

Cette image du vieil âge dont le froid envahit le corps humain comme il envahit la structure terrestre, je ne sais pourquoi, je l'ai aussitôt rapprochée de l'image unique dans notre Occident de l'Eve millénaire que Piero della Francesca, l'un des hommes qui connurent la plus haute science de peindre, a penchée sur la mort de son compagnon, le vieil Adam. C'est que l'Arétin comme le Papou ont sans doute puisé à la même source : celle des premiers livres et des sentiments essentiels du monde.

Un autre grand épisode, qui aurait pu, entre plusieurs, faire la réputation d'un génie littéraire, un Mérimée, un Conrad, un Lawrence, ne vous demeure pas non plus indifférent.

Après avoir laissé s'établir, de longues années, le pouvoir spirituel des prêtres chrétiens, les sorciers, toujours silencieux, ont entrepris une lutte sourde, à laquelle, un jour, découragé et stimulé à la fois par les circonstances, le missionnaire lance un défi devant la peuplade hésitante : « Que les sorciers essaient leurs charmes, qu'ils lancent contre moi leurs incantations ou leurs serpents. Mon Dieu sera bien vivant si je vis... » A peine a-t-il prononcé, comme malgré lui, ces paroles, en commençant, pour protéger son peuple effrayé, les grands exorcismes contre les puissances du mal qui font appel à l'archange saint Michel, celui dont le pouvoir a vaincu les monstres pendant la ferveur des premiers siècles chrétiens, que, d'un lieu dans un autre, se dressent devant lui des serpents. Sept fois, chiffre divin, les plus monstrueux, les plus vites ou les plus redoutables de toutes les races de serpents se sont rencontrés sur le chemin, dans la chambre, sous les vêtements, au-dessus du lit, glissant sur son corps même, et sept fois l'homme désarmé est parvenu à les écraser sous son talon.

Qui que vous soyez, vous n'entrerez pas dans ce livre sans y découvrir la certitude qu'il est des puissances infinies.

LES AVEUX SPONTANÉS

UN TÉMOIN HONGROIS DÉMONTE LE MÉCANISME HALLUCINANT DES GRANDS PROCÈS DE L'EST

★

IL est à la fois trop tôt et trop tard pour faire le « procès » de ce procès de Prague dont notre collaborateur Daniel-Rops écrivait récemment ici-même qu'il signifiait l'accession de l'homme « au sein des pires ténèbres ». Trop tard pour s'indigner « utilement », trop tôt pour tout en dire, car il ne s'agit, en l'occurrence, que d'une nouvelle représentation d'un drame déjà maintes fois « joué » de l'autre côté du rideau de fer. Cette grande « Passion » de la justice n'est pas, hélas ! à la veille de disparaître de l'affiche. Bucarest et Varsovie ne sauraient tarder — les accusateurs n'attendent qu'un ordre et les premiers rôles sont distribués — à connaître le redoutable honneur qui a été jusqu'ici réservé à Moscou, à Sofia, à Budapest : être le théâtre d'un « procès politique » spectaculaire, à grande mise en scène et dramatiques aveux préparés.

C'est ce « problème de l'aveu », irritant toujours, mais résolu « là-bas » dans le sens, semble-t-il, d'un satanisme révoltant, qui avait indigné l'écrivain catholique. Sous un autre angle — celui de la physiologie et de la psycho-physiologie — un journaliste hongrois réfugié depuis 1950, Bela Petrovics, a étudié ce douloureux sujet. Nul, de ce côté, n'était plus autorisé à traiter des nouvelles méthodes « scientifiques » d'obtention de l'aveu. L'auteur de « J'ai échappé aux Rouges » avait eu, en sa qualité de rédacteur criminologiste au quotidien « Vilag », à Bucarest, la possibilité d'enquêter à l'intérieur même de la police. Après la fusion autoritaire du parti social-démocrate avec le parti communiste, il devint automatiquement membre du parti communiste et eut accès dans toutes les officines de délation politique. Ses solides connaissances de spécialiste — il appartenait depuis 1942 à un institut de recherches psychologiques où collaboraient chirurgiens du cerveau, chimistes, psychiatres, ingénieurs électriciens — ont fait le reste. Dans ces conditions, les révélations de M. Petrovics sont de nature à jeter un peu de lumière sur les « aveux spontanés » dont s'inquiètent, à travers ce monde, tous ceux pour qui le droit à la justice reste chose sacrée.

Le premier stade de la désagrégation des consciences est l'angoisse sociale perpétuelle.

DEPUIS deux ans que je séjourne en France, il m'est apparu que l'homme occidental ne saurait imaginer le « climat » qui, depuis quelques années, a modifié toutes les valeurs de la vie derrière le rideau de fer. Considérant les grands procès d'épuration politique comme s'ils avaient lieu à Paris, à Londres ou à New-York, il les trouve incompréhensibles.

Apparemment, ces grandes manœuvres judiciaires revêtent toutes les formes extérieures de la légalité : acte d'accusation, juges, défense, témoins, droit de l'accusé de prendre la parole le dernier. Mais que de réserves appellent ces « formes légales » !

Il n'y a jamais eu de « procès » — que l'on regarde ceux de Moscou même, de Prague, de Budapest ou de Sofia — avant que la police régulière et les services du ministère de l'Intérieur aient été destitués et remplacés par des hommes et des organismes du parti communiste.

Premier acte : privant les individus de leurs biens, nationalisant commerce et industrie — de la boutique du coiffeur à la grande usine d'automobiles — les psychologues du régime s'efforcent tout d'abord de priver les citoyens de la dernière arme de l'individualisme : le sentiment de la sécurité matérielle.

Et voilà une société de pauvres où il n'existe qu'un seul employeur : l'État. Cet employeur unique peut licencier — c'est-à-dire rejeter de la société — n'importe qui, n'importe quand. C'est lui qui a annulé les lois sociales et qui a annexé les tribunaux, les syndicats, la presse, tous les moyens qui avaient été donnés aux salariés pour se défendre.

Si je suis chômeur et à la rue je ne peux compter sur personne. Il n'y a personne qui puisse me donner du travail. Si je tombe malade par surcroît je n'ai qu'à me laisser mourir : l'hôpital d'État ne m'accepte pas, la pharmacie nationalisée ne donne de médicaments que sur ordonnance du médecin d'État, et le médecin ne peut rien prescrire si je ne lui fais la preuve, en produisant mon livret de travail, que je suis un « travailleur actif ».

Une seule chance reste. Que mon licenciement soit suivi d'un ordre d'internement qui me signifie l'ordre — pour cause de « vagabondage dangereux pour la société » — de travailler durant le reste de mes jours sous le contrôle de la police, toujours pour l'État mais cette fois pour deux assiettes de soupe.

CECI EXPLIQUE CELA

« La justice soviétique est un organe effectif de la politique soviétique... Elle poursuit les mêmes buts... Le juge soviétique ne doit pas toujours suivre la logique juridique... Entre la loi et la discipline du parti il doit, sans hésiter, choisir la seconde, car la loi n'est qu'une forme de la discipline du parti. »

VYCHINSKY.
(Procureur général aux procès de Moscou.)

L'individu apprend à vivre dangereusement. C'est l'entrée en scène de la peur.

CERTES, on pourrait admettre que celui qui travaille bien et reste honnête à l'égard du « patron » n'a rien à redouter. Mais les dirigeants savent bien que, dans des conditions de travail données, personne ne travaille de bon cœur. L'État lui-même a peur. Peur des révoltes, des lenteurs, des sabotages. Peur de Moscou...

Et tout est prévu pour neutraliser les moindres résistances individuelles. « Tout », c'est la police politique, institution parfaitement mise au point et qu'on ne saurait — ni dans son principe, ni dans ses méthodes — comparer aux services de sécurité, intérieure ou extérieure, des pays occidentaux.

La police politique d'une démocratie populaire comporte deux rouages essentiels : 1° un réseau de délation très « serré » ; 2° la mise en œuvre de toutes les ressources de la psychologie et de la physiologie.

Le système de délation, de « mouchardage » à tous les degrés obtient ici, il faut le dire, un rendement optimum. La « sous-section sociale de la police politique », pour l'appeler de son nom savant, était en place bien avant la prise définitive du pouvoir par les communistes, qui disposaient déjà du ministère de l'Intérieur et de la police. En Hongrie, dès 1947, chaque citoyen était déjà surveillé par au moins dix autres.

Je ne pouvais pas savoir si mon meilleur ami n'était pas un « mouchard ». Les murs de mon appartement ne protégeaient plus ma vie privée. La « sous-section » m'avait, sous prétexte de crise du logement, imposé des colocataires. Même devant les petits enfants je devais faire attention, car le mouvement « pionniers », habillé de belles idées, avec ses vacances gratuites, incitait ses adhérents en culottes courtes à surveiller les allées et venues des grandes personnes.

Avec de tels moyens d'investigation, il a été relativement aisé de constituer, à l'échelon national, un prodigieux fichier, tenu à jour régulièrement, de tous les citoyens quels qu'ils soient.

Si l'on ajoute qu'un changement de domicile — même pour vingt-quatre heures — est soumis à l'approbation de la police et de l'employeur; si l'on sait que les frontières sont minées, que la fuite n'est pas humainement possible, on conçoit que toutes les conditions sont réalisées pour enfermer l'individu dans ce complexe de peur. C'est le premier coup porté à sa personnalité. Et toute la nation y passe.

Le « procès » n'est pas la conséquence de la « purge ». Mais c'est la « purge » qui prépare le procès.

Qu'advienne alors cette forme de tempête sociale qu'on appelle « purge ». Les puissants d'hier, ceux qu'il fallait applaudir ou vénérer, sont, d'un seul communiqué de la radio ou de la presse gouvernementale, déracinés. Mes applaudissements et mes respects d'hier sont dès ce moment considérés par la police politique comme des manifestations criminelles.

Ces craintes constantes qu'engendrent pareils renversements de situation ont contribué, dans les sociétés de dépendance moscovite, à la formation d'une masse humaine amorphe qui, pour les salaires qu'on lui donnera, exécutera aveuglément et sans conditions tous les plans économiques conçus en haut lieu.

Mais pour maintenir constante cette «peur productrice», garantie essentielle du travail régulier, il faut organiser, de temps en temps, un « nettoyage exemplaire » qui, pour sauver la face devant l'étranger, sera toujours relié à un grand procès.

Les premières victimes, les «criminels désignés» sont naturellement ceux qui ont tenté une résistance ouverte. Mais comme Moscou ne peut admettre que les adversaires de ses plans se donnent l'auréole du martyre ; comme d'autre part il ne faut pas perdre de vue les objectifs de la révolution mondiale, il est nécessaire de prouver à la face du monde communiste que ces non-conformistes sont de vulgaires traîtres.

D'où l'utilité d'un « bon procès » au cours duquel tous les accusés avoueront tout ce qu'on voudra.

Il y a entre ces grands procès de commande de si nombreux points communs, le subtil mécanisme qui les annonce, les déclenche, les met en mouvement et les conclut paraît si perfectionné qu'on peut, sans risque d'erreurs pour l'avenir, en examiner à loisir tous les rouages et prévoir, dans des circonstances identiques, leur inéluctable aboutissement.

L'affaire débute toujours par un ordre de Moscou précisant les personnalités à « liquider ». Les dirigeants du parti confèrent avec le chef de la police politique et celui de la sous-section sociale. Les premiers rôles ayant été distribués, il s'agit de choisir les acteurs secondaires.

On s'en remet aux fichiers parfaits ou « cartothèques » de la sous-section. Chaque nom — parmi ceux qui émergent des tris opérés aux échelons inférieurs de la hiérarchie — est longuement discuté.

Est-il mûr pour le sacrifice ? Ses rapports avec les principaux accusés pourront-ils être présentés comme vraisemblables ?

A l'issue de la réunion, le chef de la police politique rapporte à son bureau la liste complète de ceux qui, le jour de l'audience, devront jouer les divers rôles : accusés et coaccusés, témoins à charge, etc.

Quiconque a suivi le déroulement de ces procès a pu constater qu'en moyenne il y avait une quinzaine de figurants autour des « têtes de listes » désignées par Moscou. On n'en a pas moins procédé à l'arrestation de plusieurs centaines de personnes. C'est la théorie des grands nombres. Il faut prévoir des défections sous les tortures nommées interrogatoires. La relève doit être immédiate.

Celui qui vient d'être arrêté sait que sa vie ne vaut plus rien, que personne ne pourra rien pour lui, que les siens perdront sa trace. Il n'a plus qu'un seul choix : jouer le rôle qu'on veut lui imposer par les contraintes et par la drogue. Si ses tortionnaires n'arrivent pas à leurs fins, il périra ou sera transféré dans un camp de travail forcé. Et l'expérience recommencera sur un autre. S'il est docile, il lui sera promis que, secrètement, on réduira sa peine.

Quand l'effectif est au complet, les « dramaturges » se mettent à l'ouvrage, à la section spéciale de presse du centre du parti. C'est, en partant de 10 % de vérité, la laborieuse « fabrication » d'aveux qui contiendront 90 % de mensonges.

Après quoi les rôles sont distribués. Dans les cellules des prisons, les leçons commencent. Les répétiteurs sont les officiers de police qui avaient dirigé les tortures préliminaires. Le meneur de jeu n'est autre que le magistrat qui présidera le tribunal du futur procès.

Quand tous les petits acteurs de la « pièce » ont parfaitement assimilé leur texte, quand la sous-section graphologique a terminé l'élaboration des preuves, commence la préparation

UN PRÉCURSEUR

Les juges soviétiques n'ont pas « inventé » la technique des aveux spontanés. Ils ont eu des précurseurs en Allemagne avec les hitlériens.

La Gestapo s'en était servi, lors du procès des « incendiaires du Reichstag », pour amener un Hollandais, Van der Lubbe, à avouer qu'il avait mis le feu sur l'ordre de Dimitrof, alors que cet incendie avait été machiné par Gœring et exécuté par les nazis.

ILS ONT AVOUÉ...

Août 1936. — Moscou : Zinoviev, Kamenev, Evdokimov, pionniers de la révolution bolcheviste, condamnés à mort. Crime : trotzkysme.

23 janvier 1937. — Moscou : Treize condamnés à mort. Crime : trotzkysme.

10 juin 1937. — Moscou : maréchal Toukhatchewski ; généraux Eideman, Egorov, amiral Orlov, etc. Condamnés à mort. Crime : trahison.

2 mars 1938. — Moscou : Boukharine, Rykov, Kretsinsky, Yagoda, anciens compagnons de Lenine, condamnés à mort. Crime : haute trahison.

Octobre 1949. — Budapest : Laszlo Rajk, ancien ministre de l'Intérieur hongrois. Crime : trahison. Condamné à mort et pendu.

7 décembre 1949. — Sofia : Traïtcho Kostov, ex-premier ministre bulgare : **aveux incomplets.** Condamné à mort et exécuté.

9 février 1949. — Budapest : cardinal Mindszenty, condamné à la réclusion à vie. Le prélat, accusé de haute trahison et d'espionnage, avait, le 26 décembre 1948, publié une adresse au clergé mettant en garde l'opinion contre les « aveux » qui pourraient lui être arrachés sous la contrainte.

27 novembre 1952. — Prague : Slansky, Clementis et neuf de leurs coaccusés condamnés à mort après des aveux complets. Crime : trahison.

des « grands rôles » : ceux dont Moscou veut faire des « têtes d'affiche ». (A Budapest, c'était Mindszenty et Rajk ; à Prague, Slansky et Clementis.)

On essaie d'abord la méthode nº 1 : intimidation, interrogatoires-torture, drogue au besoin. Mais il est des natures d'élite, ou solidement charpentées, sur qui ces entreprises demeurent sans effet. Pour ceux qui refusent de se laisser diminuer au point de se salir publiquement, il existe une autre méthode dont la découverte a valu à Andréiev et à quelques autres physiologistes soviétiques le prix Staline. Grâce aux travaux de ces savants, dérivés des recherches de I.-P. Pavlov, prix Nobel 1904, sur l'hypnose chez les animaux, la police de chaque pays satellite possède sa « sous-section psychologique » avec ses laboratoires où des médecins, royalement payés, s'emploient à une étrange besogne : affaiblir les souvenirs réels dans le cerveau du patient et y implanter de faux souvenirs.

C'est le laboratoire de l'aveu, qui semble relever du fantastique, mais dont la réalité est, hélas ! chaque année démontrée.

La technique : affaiblir la conscience et préparer l'inconscient.

A son époque, Andréiev avait été chargé par Staline de rechercher une méthode simple pour l'obtention des aveux spontanés. Il mit à profit les découvertes de savants occidentaux ayant trait à l'électro-encéphalographie. Depuis longtemps on avait démontré comment nos organes sensoriels et les neurones du cerveau transforment en électricité toute excitation venue de l'extérieur (son, lumière, odeur, goût). Le rôle des neurones qui transmettent au cerveau ces excitations transformées est comparable à celui du fil téléphonique ou de l'iconoscope de la télévision.

Partant de cette thèse, Andréiev a admis que nos souvenirs seraient conservés sous forme d'électricité condensée.

Examinant le problème du conscient et de l'inconscient du point de vue matérialiste, Andréiev s'est efforcé de localiser ces deux pôles qui constituent la personne humaine. Selon lui, le fonctionnement du centre inconscient est automatique, indépendant de la volonté, tandis que le centre conscient ne peut fixer que les excitations préalablement amplifiées par d'autres lobes du cerveau, généralement avec l'intervention de la volonté. Seuls, ces souvenirs amplifiés peuvent être évoqués dans des conditions normales.

S'il est ainsi établi que les souvenirs parviennent au cerveau par voie électro-chimique, ils pourront être affaiblis en diminuant, par opération chimique, la charge électrique emmagasinée dans les neurones. Il n'y a plus, alors, qu'à maintenir une coupure dans l'alimentation électrique de la conscience tout en renforçant celle de l'inconscient, dont les neurones purement automatiques enregistreront n'importe quel texte à la discrétion du « médecin-opérateur ». Le patient, quand il reviendra à lui, constatera, sans en connaître l'origine, que l' « aveu spontané est dans sa tête ».

L'essentiel est de fabriquer un cerveau tout prêt aux aveux.

Rien ne fut plus facile, dans un pays où les cobayes humains puisés dans les camps de concentration ne manquent pas, que d'expérimenter ces sombres calculs. Le procès de Moscou, dès 1936, avait déjà révélé et l'exactitude de la théorie et les succès obtenus par la technique des assistants d'Andréiev.

Le premier stade du traitement commence par la réduction du potentiel d'électricité de l'organisme. Un dosage élevé d'insuline permet d'enrayer efficacement la production d'énergie bio-électrique. Systématiquement administrée, l'insuline amène nécessairement le *coma*, c'est-à-dire l'état dans lequel le cerveau, pour pouvoir continuer à fonctionner, commence à consommer l'énergie électrique emmagasinée dans le système nerveux central. La quantité d'énergie qui recèle les souvenirs diminue, et ceux-ci disparaissent quasi totalement et dans la conscience et dans l'inconscient.

C'est ici, dans l'antichambre de la mort, que les victimes subissent le traitement de la méthode nº 2.

On commence par réanimer le cerveau en effectuant des piqûres de glucose et de vitamines. L'organisme se remet à produire de l'électricité. Les préparateurs doivent maintenant empêcher cette électricité de passer au centre de la conscience. Ils font, dans cette intention, des injections de glucose et d'évipan qui maintiennent le sujet dans un état semi-hypnotique. Et le cerveau demeure incapable d'amplifier les souvenirs conscients préalablement affaiblis. La conscience est débranchée. La réceptivité des neurones automatiques de l'inconscient est portée à son maximum.

Après deux semaines de ce traitement, le cerveau est prêt à enregistrer le texte de l'aveu spontané.

L'enregistrement a lieu dans une petite chambre sans fenêtre. Les futurs accusés principaux, au cerveau quasi vide, entendent sans cesse, jour et nuit, le texte de leurs futures déclarations, que diffuse un haut-parleur encastré dans le mur.

Il ne reste plus qu'à projeter ce texte dans la conscience. C'est l'affaire de l'électro-choc qui, entre autres effets, renforce les souvenirs les plus récents au préjudice de ceux qui ont été préalablement affaiblis.

Revenus à eux, les sujets prennent pour réels les faux souvenirs artificiels. On a tué leur passé. On leur a forgé un présent.

Et l'homme ainsi préparé parle devant le tribunal comme un disque. Le président a sous les yeux le texte de tout le procès. Il ne doit veiller qu'au bon déclenchement des répliques.

Pour éviter tout regrettable imprévu, les accusés reçoivent avant chaque audience leur dose de pentothal. Ce « sérum », qui n'est pas celui de la vérité, a néanmoins le redoutable pouvoir de supprimer le processus de l'hésitation, d'assurer le parfait fonctionnement de l'automatisme. Que le sujet le veuille ou non, il émet immédiatement la première pensée qu'appelle en lui la question posée.

Et comme ce sont les souvenirs artificiels qui possèdent le plus de force, les metteurs en scène du spectacle judiciaire n'ont aucune crainte quant au parfait déroulement du scénario.

LA TECHNIQUE JUDICIAIRE A L'EST

« Au premier stade des interrogatoires à la Loubianka, le juge d'instruction se propose d'atteindre trois buts. Le premier est l'examen approfondi de l'inculpé, de son caractère, de son intelligence et des forces de résistance qu'il peut lui opposer. Le deuxième devoir du juge est de dérégler l'imagination du prisonnier et de détruire son équilibre moral. Le troisième et le plus important est d'annihiler l'instinct de préservation que tous les hommes portent en eux. »

(Ainsi s'exprimait, dans « le Figaro » du 10 décembre 1949, le résistant polonais Stypulkowski, incarcéré à la Loubianka, à Moscou, où au cours de 140 interrogatoires il a pu suivre sur lui-même l'effet des tortures morales et de l'épuisement physique qui conduisent aux aveux spontanés.)

Daniel-Rops m'a expliqué comment, trois siècles durant,

L'ÉGLISE AVAIT FAIT L'EUROPE

PAR GÉRARD CAILLET

DEVANT la baie qui domine Neuilly, Daniel-Rops, assis sur un canapé, fait son cours. Je veux dire qu'en quelques formules lapidaires, chargées de signification, il me dessine les grandes lignes de cette *Eglise de la cathédrale et de la croisade* (1) qui constitue le troisième volume de son *Histoire de l'Eglise du Christ*, lequel couvre la période de 1050 à 1350. Trois siècles exceptionnels...

« Pendant trois siècles, dit Daniel-Rops, l'Eglise a assumé la société entière : elle l'a « informée », comme disent les philosophes. Rien, sans exception, n'échappe à sa prise : ni la vie spirituelle, ni la vie sociale, ni la morale... Les hommes ont à cette époque la conception d'un monde ordonné à Dieu ; cette conception s'est traduite dans le temporel par un système qu'il faut bien appeler politique : la chrétienté, c'est-à-dire une société où tout dépend des principes du christianisme et où l'organisation même du monde est une pyramide dont la pointe est la papauté. Une telle conception posait de terribles problèmes, mais elle avait d'admirables contre-parties.

» Jamais peut-être l'Europe occidentale n'a connu un ordre aussi solide et prospère : l'unité était faite ; il y avait alors *une* Europe. L'O. N. U. s'appelait « sainteté ». Songez qu'on nommait un évêque italien en Angleterre et que Jean de Salisbury était évêque de Chartres. En temps de guerre on n'aurait jamais osé arrêter un ressortissant ennemi...

» C'est aussi l'époque du plus prodigieux jaillissement artistique. Or la cathédrale est incompréhensible hors de la société qui l'a fait naître : entre 1150 et 1300 s'élevèrent en France vingt-cinq grandes cathédrales.

» Un troisième aspect, discutable mais favorable, est constitué par l'expansion chrétienne vers l'Orient et la Baltique et la reconquête de l'Espagne : les moyens peuvent en paraître violents, même cruels ; la mentalité était différente de la nôtre... Il y a eu là une extension incontestable du centre de la civilisation.

» Enfin cette imprégnation de la société par le christianisme a eu un dernier résultat : l'évolution des mœurs. Qu'il s'agisse des rapports sociaux (les serfs) ou de la morale conjugale, qui aboutit à la promotion de la femme !

— En regard, quels sont les « terribles problèmes » que vous évoquiez ?

— Incontestablement cette notion trop temporelle a entraîné des conséquences inquiétantes. L'Eglise s'est trouvée liée quant à son destin aux structures temporelles, notamment au système féodal, qu'elle avait aidé à naître pour lutter contre la barbarie, mais qui l'absorbait.

» D'où pour elle une sorte de contamination permanente contre laquelle durent lutter les âmes saintes : Grégoire VII, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique. Et malgré l'effort des saints la pâte chrétienne avait tendance à retomber... Qu'une époque vienne — au début du XIVe siècle — où la sainteté sera moins efficace, et ce sera une crise qui ne se dénouera qu'à travers l'épreuve affreuse de la Réforme. Un autre danger menaçait ce système de la chrétienté. Pour jouer ce rôle d'arbitre supérieur qui lui était dévolu, la papauté dut s'affronter à de grandes puissances temporelles : rappelez-vous l'Empire germanique ! De cette lutte séculaire l'Eglise sortit aussi affaiblie que l'Empire.

— Et cet affaiblissement a eu des conséquences directes ?

— A la faveur de cet affaiblissement des forces nouvelles prennent conscience d'elles-mêmes : les jeunes royautés nationales, Angleterre et France. Au tournant du XIVe siècle, le nationalisme fait pièce à l'idée d'unité chrétienne et les rois refusent l'autorité supérieure de la papauté. C'est le drame d'Anagni, où un ministre de Philippe le Bel insulte impunément Boniface VIII... »

Daniel-Rops se lève. Il marche entre la fenêtre et moi. On dirait qu'il fait la part de l'homme et la part de l'esprit. Eglise triomphante. Eglise, aussi, inquiétante. Le silence se prolonge, lourd d'histoire.

« Ainsi, conclut-il, cette période qui nous paraît si loin de nous pose en fait des problèmes qui nous touchent directement. La chrétienté, grand phénomène historique, n'est plus ; mais peu à peu dans l'évolution du monde s'est imposée une autre idée, incontestablement plus proche de la vérité évangélique : celle d'une Eglise renonçant à la puissance temporelle pour n'agir que surnaturellement. Ainsi disparaît ce que Maritain a appelé l'utopie théocratique, et, du même coup, croît l'autorité exclusivement spirituelle d'un homme qui, parce qu'il est le vicaire du Christ, s'impose au respect du monde en tant que tel : le pape Pie XII. »

(1) Fayard, éditeur.

RAYMOND RADIGUET

tel que je l'ai connu

PAR MARCEL RAVAL

Cette photographie de Radiguet — la dernière — fut prise à Piquey, en septembre 1923.

LES œuvres de Raymond Radiguet ont récemment paru, et il y a peu de temps revenait l'anniversaire de sa mort. Je voudrais, aujourd'hui, tenter de faire revivre un reflet de cette personnalité unique.

Quelle sagesse, lorsqu'on a vingt ans à vivre, de si bien tracer sa courbe qu'elle vienne, le dernier jour, se refermer sur elle-même et qu'il apparaisse alors que c'est un cercle pur et clos ! La mort, qui, en surprenant l'adolescence, déjoue et défait tout, n'a pas empêché cette fois un esprit plus rapide que la vie d'aller jusqu'au bout de lui-même. Il a laissé une œuvre achevée, comme le sont toutes celles qui comptent.

Une chose explique et situe Radiguet, c'est le malentendu entre son époque et lui, qu'il n'a cessé de cultiver. Sa personnalité ne laissait aucune influence jouer sur elle. L'heure était aux sacrilèges, aux négations, au culte des mots. Radiguet, que les outrances des surréalistes exaspéraient, leur tourna le dos.

J'avais connu Radiguet, en 1918, chez des amis et surtout au cours des « Dîners du Samedi », qui avaient lieu dans un restaurant derrière la Madeleine. Présidées par Eric Satie et Jean Cocteau, ces agapes amicales réunissaient, en plus des « Six », devenus célèbres, Picasso, Marie Laurencin, Jean Hugo et combien d'autres ! On se récitait les poèmes inédits de Valéry. Paul Morand nous apportait les épreuves de sa dernière nouvelle. Au milieu d'une animation prodigieuse, la présence de Radiguet avait quelque chose d'insolite. Il traversait la vie avec le sourire égaré, l'œil vague de ceux qui ne regardent rien et voient tout. Un soir, bien sanglé dans son smoking, il quitta notre table, sans mot dire, accompagné d'un vieux sculpteur et nous n'entendîmes plus parler de lui. Au bout de quinze jours, il réapparut avec son compagnon, toujours dans la même tenue, mais magnifiquement bronzé. Ils revenaient d'un séjour en Corse. Radiguet, une fois de plus, avait obéi à une irrésistible soif d'évasion. On sait que de treize à vingt ans, il changea souvent de milieu, passant d'une bohème à une autre. Son univers tournait autour d'une table de bar ou d'un lit d'hôtel. Entre ces deux pôles, il trouvait le moyen d'accumuler d'invisibles richesses.

Un jour, je reçus de lui une lettre instante et angoissée. Je me rendis aussitôt à son appel. Il habitait alors un petit hôtel rue de Castellane et, ne pouvant régler sa note, était menacé de se voir confisquer ses effets personnels. Je fus fort mal reçu par sa logeuse, une mégère à perruque rousse, dont je parvins, néanmoins, à calmer les exigences. Il me conduisit ensuite dans sa chambre. C'était un taudis. Absorbé par la vie de ses personnages, il négligeait la sienne. Je ne crois pas qu'il en souffrît : un ordre immatériel était en lui qui lui suffisait. La première chose qui me frappa fut une grosse malle cerclée de fer, au couvercle bombé, où linge et manuscrits s'entassaient pêle-mêle. C'est à cette occasion qu'il m'offrit les premières pages inédites du « Diable au corps » que je venais de découvrir. Elles parurent dans ma revue « les Feuilles libres » sous le nom de « Svea ».

En septembre 1923, j'allai rejoindre Auric, Cocteau et Radiguet à Piquey, près d'Arcachon. C'était alors un endroit splendide et complètement désert. Quels souvenirs j'ai conservés des longues randonnées que nous fîmes à travers les forêts de pins, entre la baie et l'Océan surgissant tout neuf, avec ses hautes vagues déchaînées ! Quelle joie et quels fous rires nous animaient et comme Radiguet se sentait ici plus à l'aise que dans les cénacles parisiens ! Un matin, nous descendîmes tous deux sur la plage pour prendre notre bain. Ce jour-là, tout en se séchant sur les galets, il s'abandonna à mi-voix, mais passionnément, à des confidences. Il m'avoua que s'il aimait Stendhal et Gobineau, « la Princesse de Clèves » et « Adolphe », il était, par contre, irrémédiablement insensible à la musique, que la peinture cubiste restait, pour lui, lettre morte, que le théâtre lui apparaissait comme un miroir atroce et déformant et que, dans la littérature moderne, deux ou trois œuvres seules le touchaient.

En somme, il survola son époque sans jamais se poser sur elle. Radiguet cherchait, par delà les révolutions littéraires d'alors, la fraîcheur d'un contre-courant. On se souvient de cet inquiétant réveil de la puberté évoqué dans « le Diable au corps » et qui s'apparente au « Daphnis et Chloé » de Longus ainsi que du « Bal du comte d'Orgel » où l'élégance et la profondeur se confondent en un dépouillement magistral. S'il put apparaître comme un esprit traditionnel, c'est à tort ; la preuve en est qu'il reste un pôle d'attraction pour nos critiques actuels. Ses personnages après trente ans n'arrivent pas à vieillir.

La petite bille brillante et obstinée poursuivra-t-elle son destin sans se soucier des grosses boules, gonflées par le succès et qui risqueraient de la dissimuler ?

PARTIS DE L'HÔTEL-DIEU DE BEAUNE

ESCORTÉS DE DEUX MOTOCYCLISTES DE LA POLICE ROUTIÈRE

LES NEUF PANONCEAUX DU POLYPTYQUE

VAN DER WEYDEN

SE SONT RETROUVÉS RASSEMBLÉS ET INTACTS

A LA GALERIE CHARPENTIER

QUAND, demain, l'inestimable trésor artistique peint par Van der Weyden sera accroché à la cimaise de la Galerie Charpentier à Paris, le palais de Versailles comptera parmi ceux qui s'intéressent à sa restauration un « généreux donateur » : Van der Weyden lui-même, mort en 1464.

C'est qu'en effet tout l'argent recueilli par cette galerie à l'occasion de cette exposition sera remis aux administrateurs chargés de la restauration du palais du Roi-Soleil.

Cette initiative importante est due au conservateur de l'hôtel-Dieu de Beaune, M. Latour.

« Nous prêtons notre tableau aux Parisiens, a-t-il déclaré tandis qu'on emballait précieusement le chef-d'œuvre. J'espère qu'ainsi Versailles restera Versailles. »

Dehors, face à la grande porte de l'hôtel de Beaune, deux motocyclistes appartenant aux brigades routières de la circulation marchaient de long en large sous la pluie fine qui collait au pavé. Mitraillettes coincées à la hanche, aux aguets, la police, mobilisée pour l'occasion, était prête, de fait, à protéger la toile.

A l'intérieur de l'hôtel-Dieu, passé la cour, où l'on distinguait à peine derrière des volets les ombres de quelques religieuses, des hommes en bleu de travail empaquetaient de leurs mains aussi agiles que celles des religieuses la toile de celui qu'on appelait « Rogier ou Roger de La Pasture », le peintre le plus tourmenté de l'époque ainsi communément désignée : époque post-eyckienne.

S'entourant de précautions multiples, pareils à des amateurs qui manipulent en experts quelque objet d'art d'une valeur inestimable, les ouvriers, suivant les recommandations précises du conservateur, M. Latour, faisaient coulisser sur les rails où ils étaient montés les neuf panonceaux du polyptyque.

A l'aide de fins copeaux de bois, de bandelettes et d'un papier spécial (2 millimètres d'épaisseur, pouvant résister aux pluies les plus fortes, légèrement gommé), les techniciens opéraient. Leurs doigts habiles palpaient le vernis vieux de quelque trois cents ans avant de l'envelopper.

M. Henri Commeaux, le guide du musée, présidait à la cérémonie.

« Il faut faire vite », disait-il.

L'opération dura trois jours.

Van der Weyden et son œuvre.

NÉ à Tournay en 1399 ou en 1400, les historiens n'ont pas encore réussi à fixer ce point, Rogier de La Pasture, peintre du XV[e] siècle, travailleur acharné, recherche avant tout, par de savants dosages, à recréer une atmosphère propice où tous ses personnages évoluent en arabesques puissantes qui nous enchantent comme un merveilleux conte de fées.

Le pathétique, le mouvement dans la douleur, tel est le leitmotiv de Weyden. Parmi les œuvres du grand maître on peut noter : « les Sept Sacrements », du musée d'Anvers ; « l'Adoration des mages », des musées de Berlin et de Munich ; « l'Annonciation », du Louvre ; « la Vierge ». Toutes remarquables par le dessin, ces toiles ont servi de sujets à maints plagiats du XV[e] siècle.

A l'hôtel-Dieu de Beaune, les panonceaux du polyptyque, emballés dans un papier gommé...

... très épais, sont chargés sur le camion qui, escorté par des motocyclistes en armes...

... amènera jusqu'à Paris le chef-d'œuvre de Roger van der Weyden.

Ce geste d'un gardien du musée bourguignon commençant à décrocher le tableau marquait le début du grand voyage.

UNE SEULE FOIS DEPUIS 1442...

... le « Jugement dernier » quitta Beaune pour Paris. C'était à la fin du XIX[e] siècle et le polyptyque fut alors restauré, mais non pas exposé.

Dans les « S » de ces corps pliés des critiques ont voulu voir la préfiguration de certaines formes de la peinture moderne.

Van der Weyden précurseur.

LES plus grands directeurs des galeries contemporaines se sont penchés sur l'œuvre du maître. Certains affirment que Van der Weyden était un précurseur de l'art moderne, compte tenu, bien entendu, non de la couleur, mais de la forme.

Van der Weyden était, affirme-t-on, l'apôtre du « S ». Ce « S », aux formes pleines, parfois décharnées, se retrouve à travers tous les tableaux de La Pasture. Les corps pliés, les figures convulsées donnent à ses œuvres un côté quelque peu figé et hiératique, mais l'ensemble, savamment pondéré, apporte une impression d'équilibre et de passion au sens latin du terme (souffrance). Ces particularités ont donné le signal d'une sorte de révolution de la peinture gothique.

Un voyage difficile.

A TROIS HEURES le cortège s'ébranlait. Devant l'hospice, M. Latour regardait partir son trésor. Le fourgon, devant lequel roulaient à petite allure les motocyclistes, cahotait légèrement, et à chaque secousse correspondait une inquiétude. Parfois le conducteur ralentissait, et, prêt à toute éventualité, le convoi s'engagea sur la route nationale.

Il pleuvait à verse maintenant.

On s'arrêta à Dijon pour faire le plein d'essence, tandis que la foule, intriguée par la présence des mitraillettes, s'écartait de la voiture.

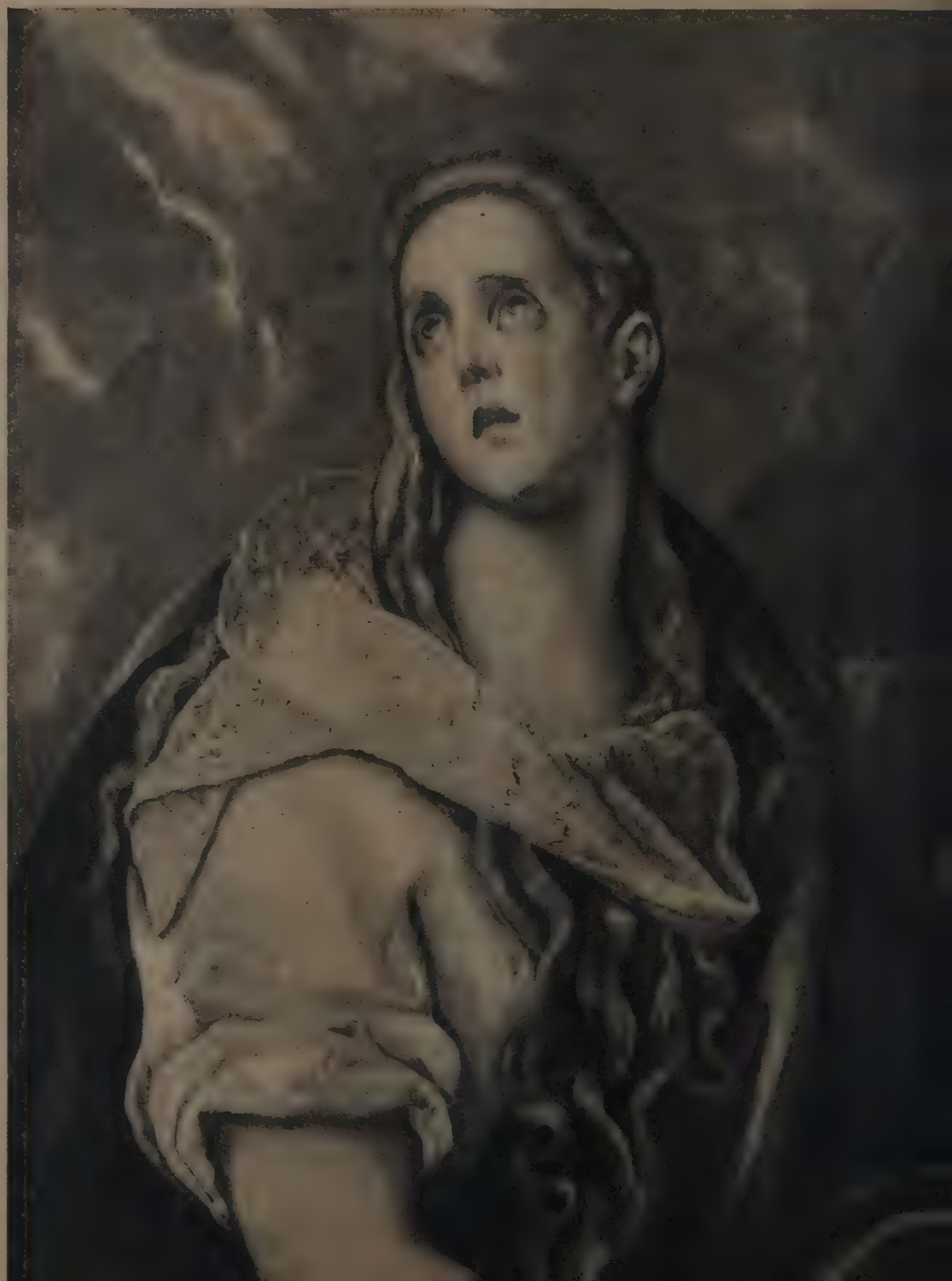
Six heures plus tard, à la nuit tombée, Van der Weyden faisait son entrée au musée d'Art moderne. Deux hommes devaient rester pour le veiller.

Le lendemain, la galerie du Faubourg-Saint-Honoré ouvrait à son tour ses portes au polyptyque. Par sa seule présence, il attirera plusieurs milliers de personnes : donc une recette importante qui sera versée pour que renaisse en France le prestige artistique national.

Louis VALENTIN.

Ci-dessus l'ensemble des onze panneaux du celèbre polyptyque tel qu'auront pu l'adm

Ci-dessous : parmi d'autres très belles toiles exposées, le Greco fameux « la Madeleine repentan



AU POLYPTYQUE DE VAN DER WEYDEN
S'AJOUTENT CENT TABLEAUX D'INSPIRATION RELIGIEUSE

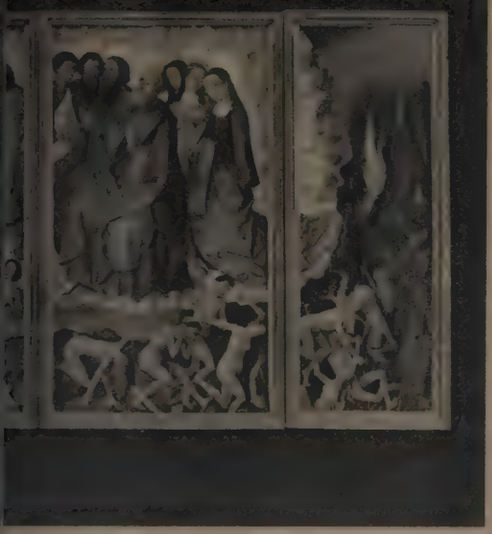
PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Le programme était ambitieux. La peinture religieuse, c'est déjà la totalité de la peinture jusqu'au XVe siècle. C'est ensuite, jusqu'au XIXe siècle, une très grande part de la production. L'art sacré peuple les églises et les musées de chefs-d'œuvre dont le souvenir s'impose à l'esprit et qui sont en telle abondance que traiter un sujet de cette ampleur en cent tableaux déconcerte de prime abord. Mais nous voyons à la Galerie Charpentier un véritable monument, dans tous les sens du terme : le polyptyque du *Jugement dernier,* prêté par les Hospices de Beaune et qui ne les a quittés qu'une seule fois depuis 1442, date à laquelle il fut commandé par cet homme de bien et cet ami des arts que fut le chancelier Rolin. Conçus par Roger van der Weyden, exécutés en partie par des disciples, il y a dans ces neuf panneaux des morceaux d'une splendeur magistrale comme la figure centrale de la Vierge ou la théorie des élus et des damnés. L'ensemble est dans un état de conservation magnifique.

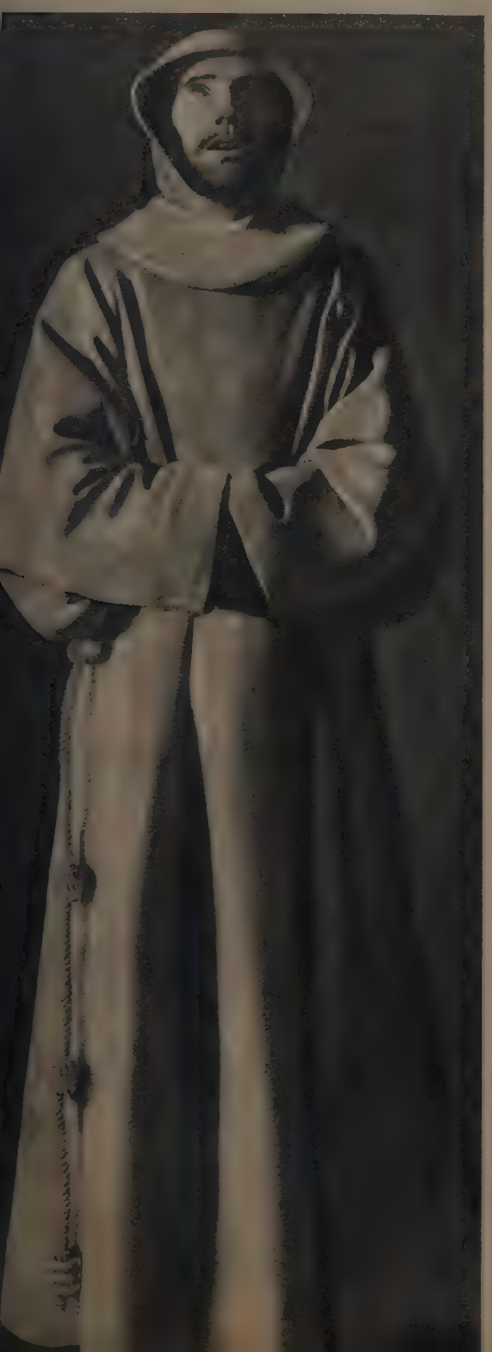
Les primitifs sont nombreux, mais inégaux de valeur. Le fragment du retable des ateliers clunysiens est une des plus anciennes peintures sur panneau (probablement des premières années du XIIIe siècle) qui nous soient parvenues. Nous trouvons encore un très beau retable de Sassetta ; un *Calvaire,* d'une écriture tourmentée, de Baronzio ; une curieuse *Chevauchée des rois mages,* de l'école rhénane ; une *Messe de saint Grégoire* et un *Jésus parmi les docteurs,* de l'école française ; un *Moine,* attribué à Fouquet ; la délicieuse *sainte Geneviève au milieu de ses moutons* de l'église Saint-Merry ; trois admirables petits tableaux de Thierri Bouts. Les organisateurs ont eu raison de faire un sort à l'éclatant « puy » d'Amiens, l'un des plus beaux de la célèbre série qui, dans son cadre ouvragé comme une architecture flamboyante, fait face au polyptyque de Beaune. La Vierge domine toute une foule merveilleusement chamarrée dont chaque personnage est un minuscule portrait.

Une petite salle est consacrée à la Madone, qu'illuminent les douceurs de Sienne et de Florence. Les maîtres de la Renaissance et du XVIIe siècle — ces époques dont on a tant dit qu'elles ignoraient la ferveur religieuse — sont rassemblés dans une galerie puissamment émouvante : Tintoret, Rubens, Van Dyck voisinent avec Greco, Morales, Zurbaran, avec *la Nativité,* de Le Nain, et *l'Extase de saint François,* de Georges de La Tour.

Du XVIIIe siècle, un seul tableau — ce qui est trop peu — mais c'est un Magnasco de merveilleuse qualité. La *Montée au Calvaire,* de Delacroix, est seule aussi à représenter dignement le XIXe siècle. Mais que dire des contemporains ? Sinon que le voisinage des peintures anciennes leur est peu favorable. Desvallières et Maurice Denis sont moins convaincants que Rouault. Un beau Chagall de tonalité pourpre relève le niveau. On a accroché quelques toiles de Derain, de Braque, de Gromaire, de Oudot, connues depuis longtemps. Mais quelques œuvres de jeunes dont on voudrait affirmer la réputation sont vraiment par trop indignes, dans leurs faciles audaces, du sujet traité. Est-ce de la peinture ce Christ jaune, maladroit et clinquant ? ce pauvre schéma de la Sainte Face ? L'esprit chrétien, nous le trouvons davantage dans les scènes bibliques du « naïf » Beauchant et surtout dans les mystérieuses évocations de Manessier que présente non loin, à la Galerie de France, une très remarquable exposition.



ombreux visiteurs de la Galerie Charpentier.



« Saint François » hiératique de Zurbaran.

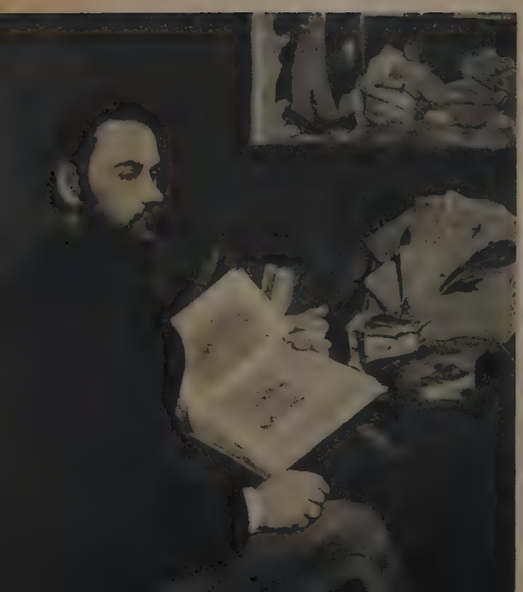
Une tout autre image de saint François nous est proposée par cette « extase » de Georges de La Tour.

Claude Monet, l'auteur de cette toile, « les Tuileries », fut lié avec Émile Zola, auquel il a fourni certains traits d'un personnage de « l'Œuvre ».

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ZOLA ET LES PEINTRES DE SON TEMPS

PAR ROGER DARDENNE

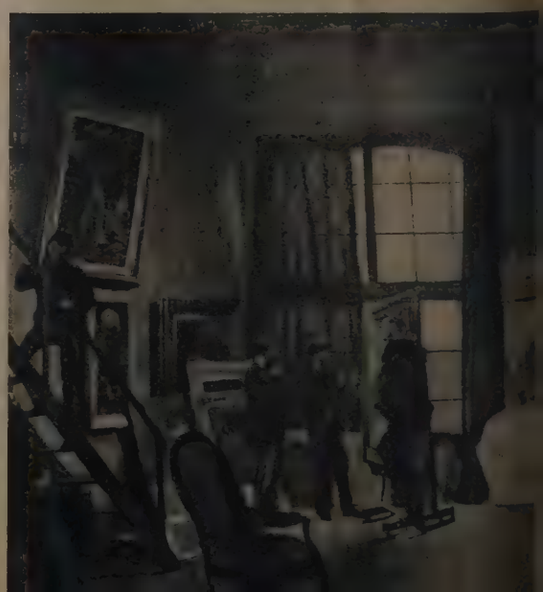


L'EXPOSITION Emile Zola, qui se tient actuellement à la Bibliothèque Nationale, est la dernière des manifestations suscitées par le cinquantenaire de la mort du romancier. Elle est d'un très vif intérêt en toutes ses parties et permet de prendre une vue d'ensemble de la carrière et de la vie de l'écrivain. Des documents précieux ont pu être réunis. Sur l'affaire Dreyfus, en particulier, des pièces tout à fait curieuses sont présentées au public.

Ce qui donne aussi à cette exposition un attrait très vif, c'est qu'elle rend possible une étude des rapports d'Émile Zola avec les peintres ses contemporains

Bien qu'il fût extrêmement myope, Zola était

A gauche : « Zola », par Édouard Manet.
A droite : « l'Atelier », de Bazille.
Zola est sur l'escalier.



un visuel et la mémoire de l'œil était chez lui remarquablement développée (sa mémoire olfactive aussi, n'en jugeât-on que par telle « symphonie » fameuse du *Ventre de Paris*). Peut-être est-ce à sa myopie qu'il convient d'attribuer son souci du détail et la minutie de ses descriptions.

Cette mémoire visuelle était un instrument infiniment utile à un homme qui, dans le roman, prétendait faire œuvre d'historien et de naturaliste et s'en allait, carnet en main, à la quête des documents qu'il utiliserait dans ses livres. Une page de *L'Illustration* de 1890 le montre sur une locomotive, s'initiant au rude travail du conducteur et du chauffeur. *La Bête humaine* retiendra les impressions de ce voyage.

Sa complexion devait porter Zola à s'intéresser à la peinture. De fait, il fut l'ami de nombreux peintres. Il en ignora certains sur lesquels il eut, à son insu, de l'influence. D'autres, en revanche, marquèrent ses écrits d'une indéniable empreinte. L'exposition de la Bibliothèque Nationale éclaire ce jeu réciproque. M. Jean Adhémar et M^me^ Hélène Adhémar, qui lui ont donné tous leurs soins, ont illustré de la plus intelligente manière une idée chère à M. Julien Cain. L'éminent administrateur général de la Nationale pense, avec raison, qu'une exposition « littéraire » devrait rendre compte de l'interpénétration d'une œuvre donnée et des autres arts au moment où, historiquement, se place l'œuvre envisagée.

Dès l'entrée, un paravent unit les deux noms de Cézanne et de Zola. Peint en 1858, ce paravent décida peut-être de la vocation de Cézanne, fortement encouragée dès l'abord par Emile Zola. Une grande toile rappelle le nom de Guillemet, un impressionniste qui joua un certain rôle dans l'orientation artistique du romancier.

Fragment d'un paravent peint par Cézanne à Aix. Zola, son ami, l'encouragea vivement, en voyant cette œuvre, à aller à Paris et à se consacrer à la peinture.

Cette admirable toile a été inspirée à Toulouse-Lautrec par « l'Assommoir ».

Mais ce n'est pas seulement avec Cézanne que se lie Zola. Il est aussi en relation avec Manet, qui fera de lui le beau portrait qu'on peut voir à cette exposition, avec Monet, avec Renoir ; il connaîtra Degas et Fantin-Latour. En 1870, Bazille, dans sa toile *l'Atelier*, le fait figurer avec Renoir, Claude Monet et Manet. Qu'on retrouve dans les romans de Zola le souvenir des peintres ses amis, il n'en faut pas douter. On a pu parler de Manet à propos de *Thérèse Raquin*. *La Balançoire*, de Renoir (1876), a inspiré le portrait d'Hélène dans *une Page d'amour*, qui est de 1877. *Le Pont de l'Europe*, de Monet, se retrouve dans *la Bête humaine*, et *les Tuileries*, du même Monet, dans *l'Œuvre*. Ce dernier roman est, sans doute, le plus important du point de vue des rapports de Zola et de l'art pictural. Le personnage principal évoque souvent Cézanne et, pour une part, Monet. Ce roman fut d'ailleurs l'origine de la rupture entre Zola et Cézanne : celui-ci fut blessé et attristé de la façon dont son ami avait décrit ses efforts.

En sens inverse, *la Faute de l'abbé Mouret*, *la Curée*, *la Terre*, *Nana*, *l'Assommoir*, *Germinal* devaient inspirer de nombreux peintres.

Toulouse-Lautrec est représenté à la Nationale par une scène d' « assommoir » qui est une saisissante restitution du roman. Zola n'a pas connu Lautrec, non plus que Van Gogh, autre fervent admirateur, qui a placé *la Joie de vivre* dans une nature morte qui fait pendant au « bistro » de Toulouse-Lautrec.

Ainsi peut-on suivre, grâce à la vingtaine de toiles rassemblées rue de Richelieu, qui proviennent de musées et de collections de France et de l'étranger, les échanges entre un écrivain pour qui le monde extérieur existe et les peintres qui l'ont véritablement intéressé. Car il ne paraît pas que les anciens l'aient beaucoup préoccupé. Ces toiles sont à peu près toutes des œuvres de premier rang. Et, si je rappelle que *les Repasseuses*, de Degas, sont évaluées 40 millions, ce n'est pas seulement pour que ce chiffre invite le profane à quelque déférence.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

L'ANIMAL DE CHASSE EST UN DAGUET FOURCHU. CES JEUNES CERFS FONT TOUJOURS UNE CHASSE TRÈS RAPIDE

« A L'ÉQUIPAGE RALLYE FORÊT D

DANS la brume matinale, la voiture se hâte vers Villers-Cotterêts. Les grandes plaines monotones sont bientôt dépassées. La petite ville, traversée en trombe, nous livre sa quiétude ; tout est calme, mais la route menant à la forêt commence à s'animer. Autos perplexes aux carrefours, cyclistes pédalant en groupe, cavaliers tenant les bas côtés.

« Le rendez-vous aux Champs Mentards !... », nous dit-on au passage.

Quelques instants encore, c'est la futaie sans avancée ni boqueteaux, rideau épais et mystérieux marquant une transition brutale.

Un peu d'animation autour du « lieu-dit ». Les autos dominent, on chasse donc en voiture aujourd'hui.

D'une camionnette arrivée bonne dernière, les chiens sortent en paquets silencieux, sans mouvements inutiles ni aboiements superflus. A l'écart, des chevaux attendent, formant cercle.

« Boutons » et invités vont maintenant

Avant la curée... les chiens, maintenus sous le fouet par Alain Wolker...
La « nappe » va être prestement enlevée...

ant l'attaque, les veneurs viennent de monter à cheval et se préparent à la poursuite.

Les chiens sont découplés et mis sur la voie, suivant les instructions données par le maître d'équipage.

daguet vient d'être servi : il s'est vaillamment défendu pendant plusieurs heures.

Les trompes sonnent les « Honneurs » cependant que la curée s'achève.

ETZ UNE CHASSE A COURRE EN VILLERS-COTTERÊTS »

PAR TRÉ-HARDY

d'un endroit à l'autre. C'est l'instant des mondanités. Vision colorée de la belle tenue du rallye, redingote bleu de roy, parements et gilets rouges. La cape pour les hommes, le tricorne souligné de plumes noires pour les femmes. Les invités suivant à cheval portent la jaquette grise. On reconnaît Mme Estaniol, M. de Fay, Mme de Wulf, M. Volker et son jeune fils Alain, âgé de six ans, M. et Mme Quizy, le baron Prisse et les comtes G. et B. d'Oultremont. Arrivant de Paris, le colonel de Castries, héros d'Indochine, et la comtesse de Castries.

On parle de la chasse. Temps humide et couvert, la voie sera bonne aujourd'hui.

Cependant, M. Maurice Loubet, maître d'équipage, reçoit le rapport du « piqueux ». L'homme a fait le bois dès l'aube. Il s'exprime sur un registre bas, la cape à la main. On perçoit quelques mots :

« J'ai tout lieu de croire... Tout laisse supposer !... »

Formules d'une politesse traditionnelle qui ne doit pas affirmer.

« Une quatrième tête est rembuchée à la Grosse Pierre !... »

Le scénario s'anime. Les chiens, une soixantaine d'anglo-poitevins et saintongeois, sont emmenés rapidement. Les veneurs, soudain sérieux, montent à cheval. Bientôt ces Messieurs borderont le taillis tandis que les rapprocheurs feront l'enceinte.

Buisson creux. M. Loubet change aus-

M. Maurice Loubet, maître d'équipage, après l'hallali par terre.

La curée est la récompense des chiens, auxquels on abandonne les entrailles du cerf.

Après une chasse de cinq heures une collation est la bienvenue.

Le piqueux, qui a fait le bois à l'aube, fait son rapport.

Les comtes G. et B. d'Oultremont arrivent au rendez-vous.

sitôt le dispositif initial. On attaquera de meute à mort. Les chiens mis à la voie d'une harde, un daguet fourchu se livre à la fin. Les autos démarrent dans plusieurs directions, les bonnes et les mauvaises, tant pis pour ceux qui ne connaissent pas la forêt.

Je voudrais bien, pour les besoins de la cause, dire qu'en voiture on se rend compte de tout. Ce serait inexact. On recueille seulement quelques bribes. Les pronostics vont leur train. Tout le monde prête l'oreille en prenant un air convaincu. Un cavalier parfois passant aux allures vives donnera une indication.

Nous apprenons que le daguet fait une chasse très rapide, laissant derrière lui Chavigny, la Belle Epine, où il se harde. Les citadins motorisés risqués dans le hourvari sentent monter en eux l'appel ancestral de la poursuite. Notre 4 CV fait du cross, ou presque, afin de rejoindre en direction de Vauvaudran, où l'animal se harde à nouveau. Bien maintenu, le voici qui traverse les Genêts et monte aux Cordeliers. Après s'être encore hardé il gagne les Gobelettes, les Champs Mentards (ah ! n'oubliez jamais l'endroit du rendez-vous...), les Geais. Il tient les abois au carrefour de Chavigny, nous arrivons à temps pour le voir porter bas par les chiens.

La chasse terminée, la vie moderne reprend déjà ses droits, et c'est sur le capot d'une « jeep » que repose l'animal vaincu.

La curée dans cette proche clairière... Toutes les trompes sonnent joyeusement les belles fanfares de la vieille vénerie française, tellement « de chez nous » qu'en les entendant on se figure les reconnaître. Après avoir pris les ordres du maître d'équipage, le premier piqueux se présente cérémonieusement à M. D. Heilbronn, discrètement prévenu. A lui les « Honneurs ». Le pied est offert, la peau tressée en lanière, posé à plat sur la cape.

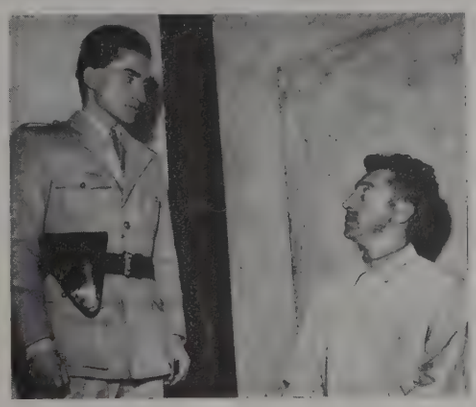
Chacun dispose maintenant. Ces Messieurs chaussent leur manteau dans l'euphorie d'une chasse réussie. Les collations sortent des cantines, c'est le moment des gais propos. 16 heures, les voitures s'en vont les unes après les autres. Les chevaux, tenus en main, retraitent en caravane et les chiens regagnent leur camionnette avec des grognements sourds...

Désormais un brouillard opaque tombe lentement sur la forêt...

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « LA PUISSANCE ET LA GLOIRE »

La première question qui se pose à propos de cette adaptation du roman de Graham Greene est celle-ci : peut-on porter un roman à la scène ? Je réponds oui, à condition qu'à l'optique romanesque soit substituée l'optique théâtrale. Certains romans s'y prêtent mieux que d'autres : les romans d'action, par exemple. *La Puissance et la Gloire* est un roman où le drame inscrit dans les péripéties se double d'un conflit intérieur, d'une émeute spirituelle. L'adaptateur risquait de sacrifier l'un à l'autre. Le grand mérite de Pierre Bost, travaillant sur un découpage initial de Pierre Darbon et de Pierre Quet, a été d'accommoder les deux termes. Je ne dis pas qu'il ait réussi à restituer dans ses sept tableaux toute l'atmosphère du roman — de loin, à ma connaissance, le meilleur de Graham Greene, le plus pathétique, le plus chargé d'humanité. Du moins en a-t-il respecté la ligne générale, le *tonus* particulier, le frémissement profond. Quelques monologues paraissent un peu longs ; mais c'est le souci même de marquer la psychologie du prêtre indigne — en dépit de ses indignités *sacerdos in æternum* — qui a contraint l'adaptateur à ces temps d'arrêt. Aussi bien le résultat est-il plus qu'honorable. Dans toute la mesure où la pièce pouvait épouser les moindres méandres du roman, le travail a été fait. Graham Greene peut être content.

Seconde question : l'adaptation dramatique d'un roman doit-elle s'inspirer aussi rigoureusement de l'œuvre originale ? Ne conviendrait-il pas plutôt de repenser l'action et de la transposer sous une forme entièrement nouvelle ? Je conçois toute la difficulté qu'il y aurait à faire de *la Puissance et la Gloire* une tragédie classique, et cette ambition serait d'ailleurs absurde. Mais entre la tragédie classique et le découpage cinématographique se tient une vaste marge de possibilités. Depuis une trentaine d'années, le théâtre, en France comme ailleurs, a revêtu toutes les formes. Pas plus que le roman il ne connaît ses limites, et je ne suis pas sûr que ce soit un progrès. Mais on peut dire que le passage d'un roman à l'écran est plus aisé que celui du même roman à la scène. Pierre Bost, un de nos plus brillants dialoguistes de films, a voulu et su trouver un moyen terme. Chaque tableau apparaît nécessaire et nous fait avancer dans la connaissance du prêtre traqué. Le premier, dans le cabinet du dentiste Tench, est saisissant. La scène de la prison et la discussion finale avec le lieutenant de police atteignent à la grandeur de l'original. Ce qui manque, c'est la trame intermédiaire, le tissu conjonctif, et l'on ne voit pas, avec la méthode adoptée, qu'il ait pu en être autrement.



Le lieutenant de police (Robert Porte) et François Darbon, interprète du rôle principal.

Passons maintenant à la réalisation. André Clavé, directeur artistique du Centre Dramatique de l'Est, s'attaquait à forte partie. Sa troupe comprend de bons éléments. Il a eu le mérite de les animer, de leur insuffler un esprit d'équipe. Mais la solidarité ici ne suffisait pas. Si Jouvet avait voulu créer *la Puissance et la Gloire*, c'est qu'il y trouvait un rôle à sa mesure. Qu'en aurait-il fait ? On n'en peut préjuger. Ce qui est certain, c'est qu'il y aurait été très différent de M. François Darbon. Le registre de cet excellent acteur est limité. Nous l'avons vu fort à son aise dans *un Homme de Dieu*. Il y était dans son emploi. Le pasteur de Gabriel Marcel, pétri de spiritualité, confit dans la vie intérieure, étouffait de réticence. Le prêtre de Graham Greene est, au contraire, un violent. Ivrogne et débauché, il a une personnalité accusée et débordante. François Darbon nous le montre, sauf à de rares moments, veule et avachi, et la pièce en perd une partie de son sens.

Je regrette, d'autre part, que l'adaptation ait escamoté la fin du roman. Après l'exécution du prêtre indigne, mais toujours prêtre et qui a maintenu le flambeau, un autre prêtre arrive pour reprendre la tâche interrompue. Je sais bien que, pour l'auteur dramatique, le drame humain est achevé avec la fusillade.

Mais le drame spirituel demeure, et il était, je crois, nécessaire de suivre ici la donnée de Graham Greene.

La mise en scène et les décors m'ont paru honnêtes, quoique un peu étriqués. Au total, on peut dire que le Centre Dramatique de l'Est a fait de son mieux avec les moyens réduits dont il disposait, et l'on souhaite qu'un public nombreux vienne au théâtre de l'Œuvre récompenser son courageux effort.

Dialogue avec Pierre Bost sur « LA PUISSANCE ET LA GLOIRE »

CETTE adaptation de « la Puissance et la Gloire », m'a dit Pierre Bost, a fait couler beaucoup d'encre.

On en a profité pour écrire beaucoup d'inexactitudes.

— Je l'ai suivie depuis le début et j'en ai déjà parlé dans France-Illustration **(1).**

— Il suffit donc que je résume. Pierre Quet et Pierre Darbon adaptent pour la scène la traduction française de Marcelle Sibon. Jouvet s'enflamme ; on me demande de revoir le texte ; partant en voyage, je décline l'offre qui m'avait été transmise par Clouzot et lui conseille de s'y attaquer lui-même. Il commence, abandonne. Je rentre et je reprends le travail. Jouvet meurt. Eclipse d'un an au moins, jusqu'à ce qu'André Clavé décide François Darbon à risquer la partie...

— Risquer ?...

— Pourquoi ne pas le dire ?

Les comédiens sont superstitieux. Personne ne voulait chausser les bottes d'un mort... Surtout d'un tel mort.

— Pouvez-vous définir le rôle des trois adaptateurs ?

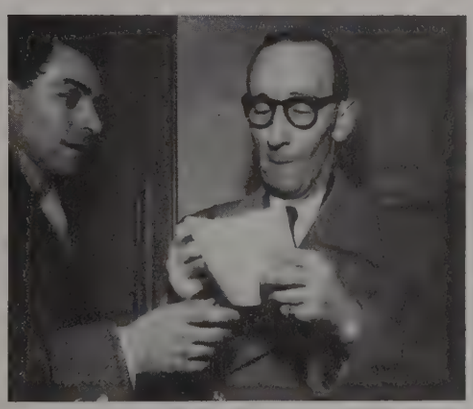
— Si nous étions au cinéma, on lirait au générique : « Adaptation de Pierre Quet et Pierre Darbon, dialogues de Pierre Bost. »

— Comment s'est passée cette collaboration entre les trois Pierre ?

— Le mieux du monde. Et le plus simplement. Après l'expérience de Colmar nous travaillions encore ensemble à fignoler le texte : quelques remaniements et surtout des coupures.

— Réactions de Graham Greene ? Je ne vous cacherai pas que sa modestie excessive n'est guère appréciée des journalistes : elle finit par vous avoir un petit air méprisant.

— Je crois que c'est surtout de la timidité. Il est en réalité beaucoup plus Britannique que son œuvre : Britannique, des tempes grisonnantes à son petit air de dignité vaguement éméchée. Il a passé quelques jours chez moi à la campagne : c'est un homme sans complications. J'en vois une seconde preuve dans la bienveillance agissante avec laquelle il a accueilli et soutenu une adaptation que, somme toute, il n'avait pas demandée. Cela constitue en même temps une réponse à votre question : ses réactions ont été tout le temps très favorables — sans même aucune des réticences qu'a marquées jusqu'ici la critique.



Pierre Bost **(à droite)** a adapté avec Pierre Quet et Pierre Darbon le roman de Graham Greene.

— Puis-je poser une question à l'adaptateur ? Quand on est dans la salle on joue naturellement au petit jeu — justifié ici, je crois : « Est-ce dans le roman ? » Il y a deux points qui m'intéressent particulièrement. D'abord le rôle de la petite fille du Padre : il m'a paru prendre à la scène une importance considérable. Pourquoi l'avez-vous voulu ?

— Je ne l'ai pas voulu. **Il me semble qu'à quelques détails près (dans le livre, ce n'est pas elle qui tire le coup de pistolet) elle a dans les deux cas la même importance. Elle symbolise tout l'attachement terrestre du Padre. Votre question me confirme dans l'impression que personne ne voit la même chose dans un livre.**

— Second point : le monologue de la fin. Le Padre reste seul en scène et s'adresse à Dieu. Cela n'est pas sous cette forme dans le livre.

— C'est une idée de Jouvet lui-même. Il voulait une sorte de montée et d'explication à la fois. Il fallait aussi reprendre beaucoup de notions importantes que nous avions laissées de côté. Pour construire ce monologue j'ai relu une fois de plus tout le roman, le crayon bleu à la main. Disons qu'ensuite on a mis le tout dans un chapeau...

— Ne faites pas le modeste à votre tour ! Ce que vous avez apporté à l'œuvre...

— Je ne sais plus ce que j'y ai apporté. Franchement ! Quand on fait sérieusement son métier on oublie tout à fait ce qu'on vous a donné et ce que vous avez trouvé vous-même.

G. C.

(1) Voir *France-Illustration* nº 283.

LES VŒUX A LA TABLE ROYALE : l'ex-roi Pierre de Yougoslavie embrasse son épouse, tandis que le prince Ali Khan baise la main de son père l'Aga Khan sous le regard attendri de la bégum et de M^me^ Raoul Malar.

Soirs de Cannes...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Paris. Un ciel gris et triste. Il fait froid. Une nuit de chemin de fer et l'on arrive à Cannes sous un ciel radieux. Il fait doux !

Grâce à l'aviation ce miracle n'est pas exclusivement réservé aux Français, et dès que l'on se promène sur la Croisette on y rencontre des Suisses, des Belges, des Hollandais, des Anglais et même des Américains. Tous ces hivernants sont venus se réchauffer sur la Côte d'Azur, et s'ils accordent leurs préférences à Cannes, comment ne pas souligner l'influence d'un François André, ce grand seigneur qui sert si utilement le tourisme français !

Les loisirs — et pour tous ces adeptes du « farniente » ils ont une importance capitale — sont, en effet, organisés par François André. Son golf-club de Mougins, animé par le colonel Carlton, est fréquenté par les meilleurs champions internationaux et son théâtre — dirigé par Georges Mockers — accueille des spectacles d'une très grande qualité. J'ai eu l'occasion d'applaudir Marie Bell, Jean Chevrier et leur compagnie dans *Phèdre* et dans *Bri-*

L'ex-roi de Yougoslavie et lady Allen.

M. Antoni, maire de Cannes, félicite Mme Cocéa après un thé aux Ambassadeurs.

Le prince Ali Khan danse avec l'ex-reine de Yougoslavie.

Marie Bell dit des vers, Jean Chevrier chante des mélodies. **Ci-dessous, à gauche :** M. Soum, préfet des Alpes-Maritimes, Mme Dassault, le général Corniglion-Molinier, Mlle Soum, Me Paul Weil, Mme Soum et M. Dassault, un peu caché ; **à droite :** Mme Longé, M. Fischof, M. Longé, Mme Fischof. — **En bas, à gauche :** Mme et M. Henry Letellier ; **à droite :** Mme Raoul Malar, l'Aga Khan, l'ex-reine de Yougoslavie, M. Malar et Gene Tierney.

tannicus. Ces deux soirées de classe remportèrent un très vif succès et se terminèrent par des évocations poétiques conçues et mises en scène par Jean Chevrier, qui nous prouva que s'il n'était un aussi brillant sociétaire de la Maison de Molière il aurait pu parfaitement réussir comme chanteur, car il détaille à ravir les couplets de Delmet.

Pour finir l'année, le Tout-Cannes s'est retrouvé aux Ambassadeurs, où l'Aga Khan et la bégum avaient convié à leur table l'ex-roi Pierre Ier de Yougoslavie et la reine, Ali Khan et Gene Tierney, sir George et lady Allen et M. et Mme Raoul Malar. A minuit l'Aga reçut les vœux de la bégum et se retira peu après tandis qu'Ali Khan fit danser la reine de Yougoslavie. La bégum se rendit ensuite avec ses invités au Brummel, où régnait une très joyeuse ambiance. Ce n'est d'ailleurs qu'au petit matin que devait se terminer cette Nuit de la Saint-Sylvestre alors que dans les rues de Cannes apparaissaient déjà les marins américains de l'U. S. Navy qui croise actuellement en rade de Cannes.

Entre les Ambassadeurs et le Brummel, Julien Duclos, qui seconde si parfaitement François André (lequel finissait l'année dans ses terres en Ardèche), dénombra plus de mille soupeurs. C'est là un record.

Photographies G. Traverso.

Sedgman et Mac Gregor sont les rois du « double ». **Ci-dessous,** le champion italien Gardini, qui se distingua en finale contre Seixas.

L'AUSTRALIE REMPORTE LA COUPE DAVIS DEVANT LES ÉTATS-UNIS

L'Australie est, sans conteste, le pays où le tennis est le plus florissant. On y entraîne les jeunes et on les encourage avec une remarquable compétence. C'est la raison pour laquelle les Américains ne purent encore cette année ravir le célèbre « saladier » de M. Davis aux joueurs des Antipodes. Ceux-ci, avec Sedgman, champion du monde, et Mac Gregor, triomphèrent dans le Challenge-round par 4 victoires à 1. Après cet exploit les deux leaders ont jeté aux orties leur blanche hermine et accepté le pont d'or que leur offrait Jack Kramer pour les entraîner dans les rangs des professionnels. Mais la fédération australienne n'en semble point trop marrie, car les jeunes Mervyn Rose, Lewis Hoad et Ken Rosewall sont là pour assurer la relève. Et leurs performances témoignent qu'ils seront dignes de leurs aînés et qu'il faudra beaucoup de talent pour les mater.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

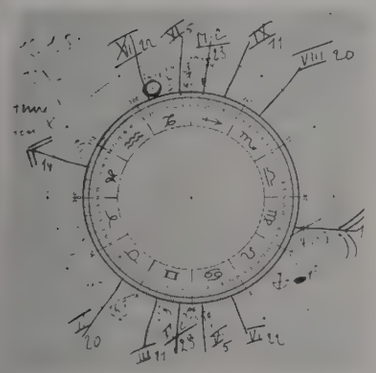
Semaine du 12 au 19 janvier 1953

TROISIEME et dernier décan du Capricorne. Le 20 janvier le Soleil entre au Verseau, onzième signe du Zodiaque. Cette semaine dominera tout le mois par la lunaison du 15 janvier (à 14 h. 8 pour Paris) au Capricorne. Mercure préside la rencontre du Soleil et de la Lune. Les questions financières préoccuperont chacun, mais une amélioration certaine vient. Malgré quelques fluctuations dans ce domaine, dans le mois, un accord avec l'étranger peut donner de l'espoir au pays, espoir qui peut être retardé par l'éclipse de la Lune le 29. Mais, dominant la question monétaire, beaucoup d'amour ! de passion ! de foyers créés ou détruits ! un mélange extraordinaire de drame et de bonheur. Vénus domine, jetant dans les cœurs et dans les cerveaux l'étincelle de conceptions géniales et artistiques, et aussi la passion sous toutes ses formes.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE

Le **21** Mars et le **20** Avril	Discussions, brouilles entre amis, difficultés d'argent.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Réussite ; nouvelles relations probables.
Le **21** Mai et le **22** Juin	Pensées profondes, retour sur soi-même, mélancolie.
Le **22** Juin et le **23** Juillet	Evénements brusques et inattendus surtout dans la situation et les questions financières. Inspiration.
Le **23** Juillet et le **23** Août	Agir le moins possible ; semaine qu'on préférerait ne pas vivre.
Le **23** Août et le **23** Sept.	De grands événements sont à votre porte.
Le **23** Sept. et le **24** Oct.	Danger.
Le **24** Oct. et le **23** Novem.	La passion bouleverse votre vie.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Attention, maladie possible. Le 12 ou le 13 une pensée peut vous révéler à vous-même.
Le **22** Décem. et le **22** Janv.	Réussite sur une énorme difficulté. D'autre part, grande possibilité d'accident corporel, ne rien risquer.
Le **22** Janv. et le **20** Février	L'imagination et ses joies seront très grandes ; des œuvres de valeur peuvent être conçues.
Le **20** Février et le **21** Mars	La passion va enflammer tous les cœurs de ce dernier signe. Bonheur ! sauf pour les Soleil-Poissons qui ont dans leur thème les signes des Gémeaux, Vierge ou Sagittaire importants. Pour eux alors, des larmes, surtout si Vénus ou Mars y sont domiciliés.

THÈME ASTRAL DE M. X..., né le 12 janvier 1881



CETTE fois nous sommes devant le ciel astral d'un très grand industriel qui créa une société mondialement connue. Cet homme fut le fils de ses œuvres ; cela se lit parfaitement dans son thème avec cette magnifique rencontre de Mars avec le Nœud Sud dans le Milieu du Ciel et ce dernier au Sagittaire, soutenu par un double trigone Uranus-Neptune, trigone qui se retrouve entre Uranus et Neptune. J'insiste sur ce point pour bien faire remarquer combien chaque thème peut être d'une lecture différente. Un thème peut être marqué d'une façon très particulière par un point mort tel le nœud Sud ou Nord de la Lune ou la roue de fortune placés d'une façon surprenante et heureuse. Cette personne a eu certainement une vie sentimentale très agitée : Uranus à la pointe de la 7e Maison (mariage), Vénus aux Poissons en 12e Maison (tristesse), la 4e Maison (le foyer) aux Gémeaux, signe double et complexe avec le nœud Nord dans cette Maison (unions nombreuses).

Le nœud Sud crée, le nœud Nord détruit. Pluton en 2e Maison indique un chercheur, un inventeur ainsi que le trigone déjà cité entre Uranus et Neptune ; mais les doubles carrés Mercure-Jupiter et Soleil-Saturne ont certainement arrêté une ascension qui aurait pu être formidable, si ce personnage, au moment où les carrés ont joué, n'avait pas pris de grandes décisions.

Je viens d'apprendre le déroulement de l'existence de cette personne ; en voici le résumé : trois mariages, deux divorces, de très nombreuses aventures sentimentales avec ruptures assez spectaculaires ; a fait une découverte mécanique très importante et qui porte son nom ; a été, je le répète, le créateur d'une de nos grosses industries ; mais en 1939 et 1940, quand Jupiter est passé en conjonction de son Jupiter, cela a fait jouer les mauvais aspects du Soleil Natal. Et il est exact qu'en 1939 et 1940 cet industriel a divorcé pour la seconde fois, a vendu un splendide hôtel particulier, ainsi que son usine, a tout quitté ; ces brusques décisions ont terriblement amoindri sa fortune.

Le Milieu du Ciel ou 10e Maison est le degré exact du méridien du lieu de naissance, et, partant de ce point, les Maisons sont calculées tout autour du zodiaque par vingt-quatre heures. Là est la grande différence entre personnes nées un même jour, à des heures différentes.

Les Maisons et la rapide Lune (elle franchit à peu près 12e en 24 heures) sont les véritables prises de contact qui mettent le courant de vie particulière à chaque thème.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Questions d'argent !...

IL est d'usage après chaque saison hippique de faire le total des sommes gagnées en jumping. Les chevaux sont sériés en fonction des prix remportés sans tenir compte du nombre des épreuves courues.

En se référant à ce décompte le grand gagnant de 1952 est Charleston, fils de Galveston, appartenant à Mme Bonnaud, grand alezan doré, harmonieux et souple, monté par sa fille, Mlle José Bonnaud, championne des cavalières pour l'année qui se termine. Charleston aligne 1 million 105.756 francs, somme minime en course, mais appréciable en concours hippique où les prix les plus élevés atteignent 100.000 francs au maximum. Bienvenue, chef de file de la grande écurie de Mme Villenave, plafonne en deuxième position à 970.092 francs. Elle est immédiatement suivie de Camélia IV, à la même propriétaire, classé troisième avec 718.381 francs. Ces deux jumpers ont bénéficié de la monte de M. Calmon, qui galopa train de cross tous ses parcours. On est heureux de saluer Mme Lalonde et Muscadin, le crack de M. Perron prenant aisément la quatrième place en alignant 703.555 francs. Buffalo B, propriété de M. de Carville, piloté au mieux par le colonel Gudin de Vallerin qui a su « le mettre » et l'exploiter, est 5e, émargeant pour 699.266 francs.

Viennent ensuite, dans l'ordre : Dolly II, à Mme Villenave, 653.050 fr. ; Arlequin D, ancien champion de 1951, à Mme Roblin, 652.641 francs ; Ariel, monté par son propriétaire, M. Debled ; Florin, 640.360 francs ; Brune et d'Or, la sémillante anglo de M. Rolland, reprise en fin de saison par le colonel des Roches de Chassay, 548.200 [illegible] ; Barnum, également monté par son propriétaire, le comte de Bartillat, 547.850 francs. Paréatis, à M. Guimet, 534.600 francs ; Cérès, à Mme Bonnaud, 534.123 francs ; Etoile de Vains, à Mme Villenave, 503.350 francs, etc.

Brillant palmarès, à l'échelle des excellents sauteurs de ce lot de tête.

TRE-HARDY

Sur Charleston, Mlle José Bonnaud a remporté, en jumping, la plus grosse somme de [illegible] de l'année.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA QUESTION MAROCAINE :

Général Catroux, *Lyautey le Marocain* (Hachette, 320 pages). L'auteur commandait une compagnie de la Légion étrangère lors de l'occupation d'Oudjda, en 1907 ; il dirigea en 1934 comme général l'ultime manœuvre qui livra à la France l'Anti-Atlas, dernier bastion de la dissidence. Il a vécu dans l'intimité de Lyautey et joui de sa pleine confiance. Aussi évoque-t-il en termes émouvants son ascendant, son magnétisme, sa rudesse et sa bonhomie, la fièvre de sa pensée et la sagesse de son action, ses envolées de poète et son sens du réel, ses instincts d'aristocrate et son intuition du social. Lyautey n'est pas venu au Maroc en conquérant, mais pour éduquer un peuple et lui faire aimer la nation qu'il représentait.

Il a gardé en mains la destinée du Maroc de 1912 à 1925, rare privilège de continuité. Le champ ouvert à son action était tel qu'il put s'y mouvoir sans rien endiguer de sa personnalité si complexe. Rien n'existait avant lui qui pût lier ou limiter ses initiatives. Son œuvre n'eut pas de devancier. Sa politique visait à l'association durable de la France et d'un Maroc rénové. On a parlé de son « despotisme » : s'il en usa, ce ne fut ni à l'égard du gouvernement, ni à l'encontre des hommes, mais vis-à-vis du « règlement » et des habitudes bureaucratiques qu'il eut en horreur.

Lorsqu'en 1934 le général Catroux lui signale les prodromes de la revendication nationaliste et de la discrète sympathie que lui portait déjà le sultan, Lyautey répond qu'il a toujours pensé que la personnalité du Maroc irait s'affermissant et que la présence de la France en hâterait la maturation. La tutelle devait s'alléger à la cadence du progrès. Sa conception fondamentale était un Maroc autonome régi, sous le contrôle de la France, suivant ses mœurs et ses traditions, par des institutions nationales. Son but était la conquête des âmes. Qu'il l'ait atteint, on n'en saurait donner de meilleure preuve que les manifestations d'attachement dont il fut l'objet en 1923, lorsqu'une crise de foie mit ses jours en danger. Des prières publiques furent dites spontanément dans toutes les mosquées ; on y récita le *Ia Latif*, invocation qui n'est prononcée que lorsqu'un péril grave menace l'Islam, et deux cierges prélevés sur le tombeau de Moulay Idris furent portés à son chevet. Une telle vénération de la part d'une population réputée pour son fanatisme religieux et son dédain des étrangers montre à quel point l'Islam marocain avait adopté Lyautey.

ALBERT MOUSSET.

AUX ENCHÈRES :

Un secrétaire Louis XVI : 5 millions.
Une toile de Fragonard : 4 millions.

SUZANNE VALADON : « Vieux-Moulin, près de Compiègne ».

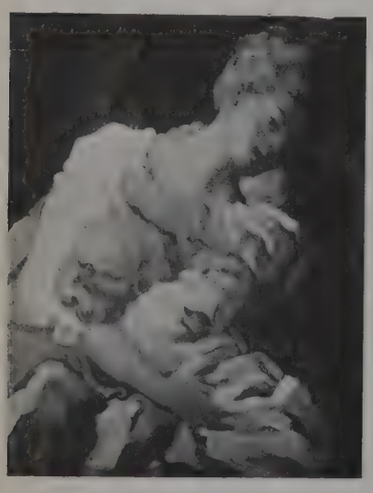
FRAGONARD l'a de peu emporté sur Van Dyck au cours du troisième gala d'enchères qui s'est déroulé en décembre à la Galerie Charpentier, devant un très nombreux public. Une toile de Fragonard, « les Baisers maternels », a, en effet, été adjugée 4 millions tandis que des « Têtes d'enfants » de Van Dyck ont atteint 3.950.000. La vente était dirigée par Mes Etienne Ader et R.-G. Laurin, assistés, à raison de la diversité des objets offerts, par MM. C. et T. Catroux, Max-Kann, A. et G. Portier, Maurice Rousseau, Bernard Dillée et Mlle Denise Rousseau.

D'autres prix très élevés ont été obtenus au cours de cette vente. Parmi les tableaux : « la Jeune fille brune », de Lawrence, 2.600.000 fr. ; « les Fumeurs », de Van Ostade, 1.900.000 francs ; « la Jeune Musicienne », de Tiepolo, 1.350.000 francs ; « l'Entretien galant », de Téniers, 1 million ; d'Hubert Robert « les Deux Colonnes », 960.000 francs, et « la Fontaine de Vaucluse », 900.000 francs.

Quelques meubles ont aussi été très disputés. Un secrétaire Louis XVI signé Roentgen a été vendu 5 millions, un meuble d'entre-deux signé Weisweiler, 2.720.000 ; une petite table attribuée à Carlin, 2.050.000 ; un petit secrétaire de dame signé Delorme, 2.000.000 ; une paire de consoles signée Saunier, 1.800.000 francs.

Il faudrait encore citer les sculptures, estampes, aquarelles, objets d'art. Un groupe en terre cuite de Clodion a « fait » 1.410.000 francs ; deux vases en porcelaine blanche, décorés d'émaux polychromes, 1 million ; un paravent en laque de Coromandel, 800.000 ; une aquarelle de Boucher, 280.000, et une de Fragonard, 360.000. L'ensemble a produit 62 millions. Les musées nationaux ont usé de leur droit de préemption en faveur d'un tableau d'Hubert Robert, « le Dessinateur d'après l'antique », adjugé 410.000 francs.

FRAGONARD : « Les Baisers maternels ».



Une statue khmère : 1.510.000 francs.

DANS une vente à l'Hôtel Drouot dirigée par Me Laurin le musée Guimet utilisa son droit de préemption en faveur d'une très belle statue en bronze de Vichnou (art khmer du VIe siècle) adjugée 1.510.000 francs. Plusieurs objets d'Extrême-Orient atteignirent aussi des prix élevés. Parmi les tableaux une toile d'Alfred de Dreux, « Etalon arabe », fit 2.500.000 francs, et le musée de Versailles se rendit acquéreur pour 190.000 francs d'un tableau de Pierre-Denis Martin, « une Chasse à Marly-le-Roi », qui avait fait partie de la collection Victorien Sardou.

Me Maurice Rheims obtint 800.000 francs pour une peinture de Jean Mandyn, « la Tentation de saint Antoine », et 535.000 francs pour un Courbet : « la Plage de Palavas ». Mais le plus haut prix de cette vente fut atteint par une paire de bibliothèques Régence, adjugées 1.140.000 francs, tandis qu'un piano demi-queue Erard décoré au vernis Martin faisait 310.000 francs.

Me Alphonse Bellier, dispersant des tableaux et des sculptures avec l'assistance de M. Jacques Dubourg, a vendu notamment des « Fleurs » de Fantin-Latour 1.600.000 francs ; « Homme en prière », de Soutine, 1.500.000 francs ; « Etude de Souliote », par Delacroix, 600.000 francs ; « Remorqueur à Rotterdam », par Signac, 560.000 francs ; « Vieux-Moulin près de Compiègne », de Suzanne Valadon (que nous reproduisons), 630.000 francs. Un Corot, « Forêt de Fontainebleau », a fait 290.000 francs ; un Boudin, « Marée montante », 308.000 francs, et une toile de Pascin, « les Deux Amies », 385.000 francs.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

UNE LEÇON DE DESSIN DANS UNE GALERIE

LE dessin est l'écriture même de l'artiste : c'est par lui qu'il se cherche, qu'il se trouve, qu'il s'affirme. Car le dessin ne trompe pas : si le peintre manque de sincérité et de talent, il peut faire illusion dans une toile auprès de certains par la rutilance de la couleur, alors que, dans son dessin, on se rend immédiatement compte de son insincérité, de sa carence, de sa pauvreté. Etant l'écriture du peintre, sa graphologie, le dessin permet de saisir tout le caractère intime et sensible du maître qui s'exprime spontanément et se livre ainsi à nous tout entier. Or, l'exposition organisée dans leur galerie par MM. Bernheim Jeunes, avec le concours de M. Claude Roger-Marx, et intitulée : « Cent cinquante ans de dessin (1800-1950) », confirme, une fois de plus, notre opinion.

Le goût préside ici à l'élaboration des panneaux présentés pour permettre le rapprochement — raffiné — de certains maîtres et de certaines œuvres. Nous songeons en particulier au panneau de noirs coloris de Seurat, O. Redon, Bresdin, Maurice Denis, etc.

Ingres et Delacroix, ces deux ennemis, semblent réconciliés, dans une petite rotonde, entourés de Gros, de Géricault, de Corot, de Manet et de Claude Monet.

Des aquarelles de Boudin et de Jongkind alternent avec des Marquet ou des Cézanne, des Daumier avec des Segonzac, des Degas avec des Modigliani. Mais un grand portrait de Picasso domine à notre avis cet ensemble. C'est une œuvre de 1922, une tête de jeune femme, de profil, grandeur nature, la forme du dos indiquée d'un seul trait. Une telle certitude, une telle force, une telle vie, à la fois active et pensée, émanent de ce chef-d'œuvre que nous sommes là, saisi, bouleversé, séduit.

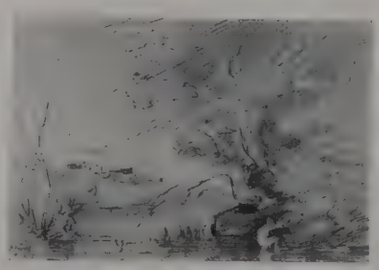
Pourquoi faut-il que cet homme, à l'incomparable talent, se laisse parfois entraîner par sa trop grande facilité vers des recherches non abouties ou vers des monstruosités qui ne sont pas toujours en liaison avec ses ascendances espagnoles, goyesques ou autres ?

En dehors de toute joie, goûtée par l'artiste, l'amateur, le critique ou, tout bonnement, par l'homme sensible, cette exposition procure, en outre, un enseignement précieux pour une large part de notre génération : on dessinait beaucoup vers 1800, on dessine fort peu vers 1950. Conseillons aux jeunes l'art du dessin, et qu'ils saisissent toute la différence qui existe entre les formules, à la fois ardues et faciles, qu'on leur enseigne pour « savoir dessiner » : l'art du dessin ne s'apprend pas, c'est un don qui se développe.

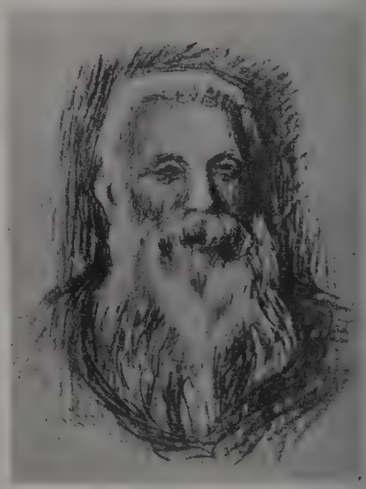
Il permet d'inépuisables jouissances à qui le pratique, surtout si l'on en fait, à l'instar d'Eugène Delacroix, sa « prière quotidienne ».

Maurice SERULLAZ.

COROT : « Paysage ».



RENOIR : « Portrait de Rodin » (sanguine).



LES FAMILLES NOMBREUSES AURONT-ELLES LEUR VOITURE ?

DE l'abondant courrier que nous a valu notre numéro du Salon de l'Automobile nous extrayons cette lettre où M. Dupeu, assureur-conseil à Pithiviers, résume de façon particulièrement saisissante les caractéristiques auxquelles devrait répondre la voiture idéale pour familles nombreuses :

Dans votre numéro du Salon vous comparez, sur trois pages, les désirs de diverses catégories d'usagers, avec les réponses correspondantes.

Vous avez oublié une catégorie (cependant aussi intéressante que celle des « jeunes femmes élégantes ne conduisant pas ») : celle des familles nombreuses.

Le père d'une famille nombreuse désire naturellement une voiture à deux fins (travail en semaine, promenade le dimanche). Il aimerait que les garnitures en soient rustiques (simili-cuir, moleskine, etc.), car les garnitures de luxe (drap, velours, moquette, etc.) font mauvais ménage avec une bande de gosses turbulents. Il se contenterait souvent d'un véhicule type « fourgon », dont les côtés seraient munis de glaces, dont le plancher serait suffisamment bas pour permettre l'accès facile par l'arrière, muni d'une porte simple ou double ; l'intérieur serait équipé de deux banquettes longitudinales face à face, comme les anciens omnibus d'hôtel.

Et M. Dupeu, estimant que les constructeurs français ne se sont pas suffisamment préoccupés de produire ce type de véhicule, fait remarquer qu'un semblable modèle rencontrerait la faveur d'un très large public.

COURRIER MUSICAL

La messe au sacre des rois de France.

C'est une question qui demeurait brûlante. Après tant de polémiques, brusquement apaisées par l'aveu de paternité de l'auteur d'une *Messe du sacre* de fantaisie, la vérité cherche encore sa route. Et voici que l'étude présentée par M. l'Abbé Jean Prim à la dernière séance de la Société Française de Musicologie, sans résoudre tous les problèmes en suspens, dissipe néanmoins quelques obscurités. Dans son exposé : « La Musique au sacre des rois de France », M. l'Abbé Prim fait la revision des documents connus et conservés sur un sujet qui touche à l'histoire autant qu'à la tradition et au rituel liturgiques.

En fait, jusqu'à l'avènement de Louis XVI, il ne semble guère exister de messe propre au sacre des rois de France, à plus forte raison, de messe composée spécialement pour la cérémonie. La messe, dite selon le propre du jour, est le troisième volet d'un triptyque vénérable — sacre, couronnement, messe — dont l'exacte reconstitution paraît hasardeuse. Documents incomplets, mutilés ou non authentifiés se présentent à l'examen sans continuité. Mais il apparaît que le sacre se déroulait en longs dialogues, rythmés d'antiennes et de répons grégoriens. L'antique répons de saint Remy conserve la forme originelle du récit liturgique où le bienheureux reçoit du ciel la sainte ampoule dont l'officiant oindra le roi de France ; mais l'antienne *Seigneur, sauvez le roi* s'est chantée à travers les siècles, en tous les tons, sur tous les rythmes et selon les formules mélodiques les plus variées. Après le couronnement, la messe du jour était célébrée dans le cérémonial conforme à la solennité de l'événement.

M. l'Abbé Prim illustre de projections — manuscrits, enluminures, estampes — les données de son étude. Il rappelle sa lecture du livre du sacre de Charle V, cite au passage, mais sans conclure, la Messe de Guillaume de Machaut, que son auteur intitule simplement *Messe Notre-Dame* et qu'une tradition incertaine nomme *Messe du sacre de Charles V* ; il dit sa découverte aux Archives Nationales des textes du sacre d'Henri V d'Angleterre, couronné roi de France à Notre-Dame. Il dresse le catalogue européen des Musiques de Sacre : celles de Napoléon Ier et de Charles X, dont les bibliothèques de Bratislava et de Berlin conservent des fragments ; celle que Cherubini composa pour Louis XVIII et qui, faute de célébration du sacre, ne fut jamais exécutée. Et c'est avec la Messe de François Giroust, maître de musique de la chapelle de Louis XVI, qu'il nous donne enfin la certitude de la première messe véritablement composée pour le couronnement d'un roi de France. L'audition, par l'orchestre des cadets du Conservatoire et la chorale Elisabeth Brasseur, de cette œuvre, dont la bibliothèque du Conservatoire possède le manuscrit, achevait le solide et brillant exposé de M. l'Abbé Prim.

L. Maurice-Amour.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 20 Janv.
21 h. (Kiesgende Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Récital du violoniste
HERMAN KREBBERS

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr Agostini, décédé, sera remplacé au Sacré-Collège par le premier cardinal indien : Mgr Grazias.

Le patriarche de Venise, Mgr Agostini, aux obsèques duquel nous avons consacré d'autre part un reportage complet, était âgé de soixante-neuf ans. Il avait étudié la philosophie à l'Académie romaine de Saint-Thomas et la théologie à l'Université grégorienne. Ordonné prêtre en 1910, il avait professé au séminaire de Trévise, dont il fut nommé recteur en 1925. En 1932 Mgr Agostini montait sur le siège épiscopal de Padoue, qu'il occupa jusqu'à sa nomination, en 1940, comme patriarche de Venise.

Il était opportun de compléter le Sacré-Collège, dont les membres, par suite du décès de Mgr Agostini, n'étaient plus que soixante-neuf.

Le Saint-Père a donc décidé de conférer la pourpre à Mgr Valeriano Grazias, archevêque de Bombay, en qui l'Inde aura le premier cardinal qu'elle ait jamais eu.

Au cours de sa récente session, l'Académie de MOUSTIERS, qui joue le rôle que l'on sait dans la défense et illustration des faïence provençales, a procédé aux nouvelles nominations de son Conseil. M. HENRY J. REYNAUD a été élu Président, cependant que le titre de Président d'Honneur était décerné à M. MARTINAUD-DEPLAT.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 2 timbres. GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s. 406), 106, Bd Gambetta, NICE.

UNE INITIATIVE PRIVÉE QU'IL FAUT GÉNÉRALISER

Le travail est pour ces malades un facteur de guérison. Ci-dessus : le Dr de Sèze remet à l'un d'eux le prix qui récompense ses efforts.

Voici une exposition d'un genre particulier et qui réconforte : elle prouve qu'il y a encore sur terre des gens de cœur et désintéressés. Elle prouve aussi que leur action peut être comprise.

Il s'agissait de travaux exécutés par de grands rhumatisants du service spécialisé de l'hôpital Lariboisière. Un concours avait été organisé, des prix distribués ; les malades, pris au jeu, avaient rivalisé d'ardeur. J'ai pu parler avec quelques-uns d'entre eux, ainsi qu'avec les médecins qui les soignent. On les quitte convaincu que l'idée de faire travailler un malade immobilisé pendant longtemps est une idée intelligente et heureuse.

L'inaction pèse sur l'état d'âme du malade et réagit sur son état physique. Le travail lui enlève cette impression pénible qu'il est devenu un inutile, pire : un parasite, à charge à la société et à sa famille.

Le malade qui travaille peut se constituer un pécule avec le produit de son effort et aider — modestement sans doute — mais aider tout de même les siens. Le travail, enfin et surtout, facilite sinon la guérison, du moins la récupération fonctionnelle du malade.

Pour qu'un malade se réadapte (n'employons pas le mot technique de réhabilitation qui est ici un contresens et, surtout, horrible sur le plan humain), il faut qu'il y travaille lui-même, ardemment. Sa part est énorme. Mieux il supportera les douloureuses manœuvres mobilisatrices, plus vite il s'améliorera. Son concours actif suggérera bien souvent la manœuvre opportune ou le dispositif efficace. L'intelligence du malade est donc un facteur du succès, certes ; mais sa volonté est indispensable. Et son énergie sera décuplée — l'expérience le prouve — si son moral est élevé. Le travail est un des moteurs de ce moral élevé. C'est ce qu'ont pu constater tous ceux que le docteur de Sèze avait conviés à cette manifestation. Je suis sorti convaincu et je crois que sont convaincus également et le docteur Leclainche, directeur de l'Assistance publique, et les nombreux médecins qui se trouvaient là, parmi lesquels : le Dr Soulié, le Dr Worms, le Dr Ravina, le Dr Devraigne, le Dr Le Beau et tant d'autres encore.

Tous ont tenu à féliciter les heureux initiateurs de cette expérience, et particulièrement cette jeune femme à l'origine de cette expérience. A force de volonté — elle aussi — elle a réussi à prouver qu'une idée généreuse et valable triomphait toujours. Elle a pu, avec l'aide de quelques médecins, vaincre les routines administratives et emporter l'adhésion de ceux-là mêmes chez qui s'est déroulée l'expérience et qui, convaincus à leur tour, avaient organisé cette manifestation pour que leurs collègues interrogent, apprécient et s'inspirent.

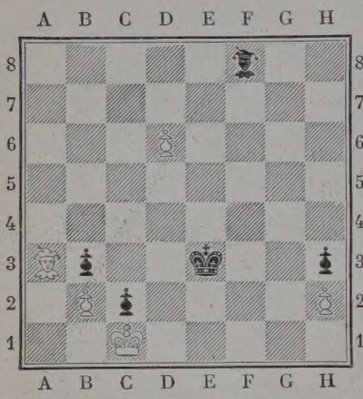
Souhaitons maintenant que la Croix-Rouge prenne en main cette initiative privée pour la multiplier, la répandre, la généraliser, car l'Assistance publique, qui n'a déjà pas assez d'argent pour créer des lits nouveaux dans les hôpitaux, ne peut consacrer une part, même minime, de son budget à pareille œuvre. Au contraire, l'initiative privée, provoquée, coordonnée par la Croix-Rouge, trouvera là un champ d'action magnifique.

R.-J. M.

Les Drs Ravina, Devraigne et Leclainche (ci-dessus) se sont intéressés à l'expérience, ainsi que le Dr Le Beau (ci-dessous, à gauche).

LES ÉCHECS (N° 106)

Solution de l'étude N° 108
par Fred Lazard.
2e prix, l'Opinion, *1935.*



Les blancs jouent et font partie nulle.

1. d6-d7 !, Ff8-h6 ! (menaçant de mat). — 2. Fa3-f8 !, Fh6-f4 ! (si 2. ... Fh6× f8 ? ; 3. d7-d8 : D gagne, Ff8-h6 ; 4. Dd8-b6+ et ×h6. Si 2. ... Fh6-g5 ; 3. d7-d8 : D, Fg5×d8 ; 4. Fa3-é7 nulle ; ou 3. Ff8-é7, Fg5×é7 ; 4. d7-d8 : D nulle), — 3. Ff8-d6 !, Ff4×d6. — 4. d7-d8 : tour ! ! (et non 4. d7-d8 : dame ?, Fd6-f4 ! gagne ; 5. Dd8-d2+, Ré3-f3 ; 6. Dd2×f4+, Rf3×f4 et gagne en prenant h2 et menant h3 à dame). 4. ... Fd6-f4. — 5. Td8-d2 ! ! (la pointe. Si maintenant 5. ... Ré3-f3 ou é4 ; 6. pat). — 5. ... Ff4-g5. — 6. Td2-d5 !, Ré3-f4. — 7. Td5-d2 !, Fg5-h6. — 8. Td2-d6, Rf4-g5. — 9. Td6-d2 ! ! et la partie est nulle.

L'avantage qu'il peut y avoir à transformer un pion en tour (ou fou) au lieu de dame, en fin de partie, n'est pas seulement d'éviter le pat (études de gain), mais aussi, quoique beaucoup plus rarement, d'amener le pat (études de partie nulle).

CHAMPIONNAT DE FRANCE

Charleville (septembre 1952).

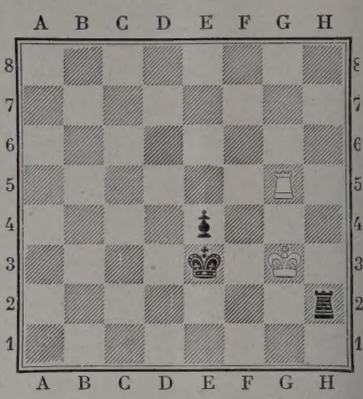
Classement final : 1er Raizman, 7 points ; 2es *ex-æquo,* Boutteville et Thiellement, 6 points ½ ; 4es *ex-æquo,* Burstein. et Bergrasser, 5 points ½ ; 6e Rometti, 4 points ½ ; 7e Mme Chaudé de Silans, 3 points ½ ; 8es *ex-æquo* Paulus et Roethel, 2 points ½ ; 10e Pinson, 1 point ½.

Voici une partie du vainqueur.

Blancs : Rometti — Noirs : Raizman

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, d7-d6. — 3. Cb1-ç3, g7-g6. — 4, é2-é4, Ff8-g7. — 5. Cg1-f3, 00. — 6. Ff1-é2, Cb8-d7. — 7. 00, é7-é5. — 8. Tf1-é1, ç7-ç6. — 9. d4-d5, Cd7-ç5. — 10. Fé2-f1, a7-a5. — 11. b2-b3, Cf6-é8. — 12. Fç1-é3, ç6×d5. — 13. ç4×d5, b7-b6. — 14. Cf3-d2, f7-f5. — 15. f2-f3, Fç8-a6. — 16. Ff1×a6, Ta8×a6. — 17. Dd1-é2, Ta6-a7. — 18. Fé3×ç5, b6×ç5. — 19. Cd2-ç4, Ta7-b7. — 20. Ta1-d1, Dd8-a8. — 21. Dé2-d2, Da8-a6. — 22. Cç3-a4, Tb7-b4. — 23. Dd2-d3, Cé8-ç7. — 24. Té1-f1, Fg7-h6. — 25. g2-g3, f5-f4, — 26. g3-g4, Fh6-g5. — 27. Rg1-g2, Fg5-d8. — 28. Tf1-f2, Tb4-b7. — 29. Cç4-a3, Da6-a8. — 30. Tf2-ç2, Cç7-a6. — 31. Dd3-é2, Ca6-b4. — 32. Tç2-ç3, h7-h5. — 33. Ca3-ç4, h5×g4. — 34. f3×g4, Tb7-f7. — 35. Tç3-f3, Fd8-ç7. — 36. a2-a3, Cb4-a6. — 37. h2-h4, Da8-ç8. — 38. Rg2-h3, Tf7-h7. — 39. Td1-g1, Rg8-g7. — 40. Rh3-g2, Th7×h4. — 41. Rg2-f1, Tf8-h8. — 42. Tf3-f2, Dç8-b7. — 43. Cç4-d2, Fç7-d8. — 44. Ca4-ç3, ç5-ç4 (menace de gagner la qualité par Fd8-b6). — 45. Cd2×ç4, Db7×b3. — 46. Cç4×d6, Ca6-ç5. — 47. Dé2-b2, Th4-h3. — 48. Db2×b3, Cç5×b3. — 49. Tf2-ç2, Cb3-d4. — 50. Tç2-ç1, Th3-f3+. — 51. Rf1-g2, Fd8-h4. Les blancs abandonnent. La fin de partie suivante fut jouée dans ce même championnat de France, au tournoi majeur (6e ronde).

Fin de partie N° 109.
Noirs : Griesmann



Blancs : Javelle
Les noirs jouent et gagnent.

Ni les noirs ni les blancs ne jouèrent correctement cette fin de partie. Les noirs gâchèrent plusieurs fois leur victoire et les blancs ne surent pas saisir l'occasion de salut qui leur était offerte, de sorte que les noirs gagnèrent quand même.

Le jeu des noirs qui force le gain est subtil et je le donnerai dans une quinzaine.

ANDRÉ CHÉRON.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

POUR FACILITER L'HYDROTHÉRAPIE

CE costume de bain est destiné au traitement des victimes de la poliomyélite. Le tissu imperméable retient l'air, permettant ainsi au malade de flotter dans une position qui facilite considérablement les exercices de réadaptation.

LA « NICHETTE »

CETTE réalisation française est une nouvelle version, pratique et originale, de la tente de plage ou de jardin. Une armature pliante en tringles d'acier soutient la toile, s'ouvrant sans plus d'effort qu'un parapluie. Un système de parallélogrammes articulés remplace mâts et tendeurs et le montage se fait en quelques minutes sur n'importe quel terrain, avec trois fiches dans le sol. On dispose ainsi d'un abri de 2 mètres sur 1 mètre pour se reposer, s'habiller, se protéger du soleil ou de la pluie. Un rideau complète la fermeture.

Une fois plié, l'ensemble forme un demi-cercle peu encombrant d'un poids de 4 kilos et qui peut se porter facilement sur l'épaule, que l'on soit à pied, à bicyclette ou à motocyclette.

Ces abris amusants séduiront sans doute les estivants et on peut s'attendre aux prochaines vacances à voir nos plages couvertes de ces moitiés d'igloos multicolores.

TÉLÉPHONE HYGIÉNIQUE

DES capsules de matière plastique s'adaptent aux récepteurs téléphoniques, qu'elles « stérilisent ». Elles renferment en effet des pièces de feutre saturées de désinfectant, destinées à détruire le plus grand nombre possible de microbes.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'aventure à la pointe de l'antenne

JEAN LUC est le producteur d'une émission hebdomadaire intitulée : « le Jeu du mystère et de l'aventure », diffusée par la chaîne parisienne chaque vendredi à 21 h. 10. Son but essentiel est de servir la cause de la littérature de langue française basée sur l'imagination. Une histoire inédite de détective retient son attention au même titre que l'adaptation d'un conte ou d'une nouvelle, assurée pour les ondes par l'auteur lui-même ou par un spécialiste attaché à la Radiodiffusion. Bien entendu, les Belges et les Suisses sont inclus dans son cycle. Déjà le public a pu entendre des œuvres de Narcejac, André Maurois, Pierre Boileau, de Beaupré, Véry, Pierre Mac Orlan. D'autres célébrités, telles qu'Alexandre Arnoux, Claude Aveline, Germaine Beaumont, contribuent, grâce à leur esprit fertile et vif, à la réussite de cette rubrique dont Maurice Renault s'occupe activement lui aussi.

La parole seule ne peut suffire pour animer la scène invisible des ondes. Elle est donc tout naturellement accompagnée d'un commentaire musical choisi avec soin et souvent fort amusant.

Lorsqu'une soirée souligne particulièrement les hauts faits d'un gendarme, des disques et des enregistrements originaux sont servis en une sorte de rhapsodie qui rassemble toutes les chansons du terroir consacrées aux « pandores ».

Une heureuse initiative consiste à introduire dans le cadre de cette activité une partie dite « Magazine », complétée par quelques notes d'actualité, avant que l'émission prenne fin par un concours. Diverses questions sont posées, les auditeurs cultivés qui savent y répondre reçoivent des livres pour récompense de leurs mérites.

Les jeunes auteurs à l'aube de leur carrière trouvent là une occasion de se faire connaître. Alexandre Rivemâle, auteur d'une fantastique histoire sur le thème d'un voyage dans le temps, curieuse version moderne de *l'Homme à l'oreille cassée,* d'Edmond About, aura la satisfaction d'écouter son œuvre le 9 janvier. On dit aussi que Francis Lemarque a promis plusieurs mélodies originales.

W.-L. LANDOWSKI.

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ L'ÉVEIL DES SENS ★

e odeur de sauvagine rotie monta de l' tresol aux fenêtres du premier. Ce fut mme un signal. Les fenêtres se mirent vibrer. Le bruit d'une vive querelle parvint aux oreilles du policier.

En fait il n'entendait que le son d'une voix : celle de Mme Benoit. Le caissier se taisait à moins qu'il ne fût mort. Tout-oeil et Toute-Oreille s'embusqua sur le palier et colla son oreille à la porte. Mais il ne put surprendre que des bribes de phrases.

Qui que tu sois sur cette terre :
pâtre ou bourgeois, peintre ou fripier,
duc ou marin de haute mer
tu seras toujours prisonnier :

Couplet

Bourgeois de tes envies,
Marin de ton bateau
Peintre de ton tableau,
Duc de tes armoiries,

Fripier de tes guenilles,
Chanteur de ta chanson,
Pâtre de tes moutons,
Enfant de ta famille....

Refrain

O toi qui cherches à t'évader
Romps tes amarres, hisse ta voile
Je sais des nuits au vent léger
Où l'on voit danser des étoiles....

Lorsqu'il revint dans la rue le calme était revenu, l'odeur de rôti disparue, une jeune mendiante chantait.

Marcel Benoit naquit à Cornebu de parents respectables sinon riches. L'Oeil de Cornebu le photographia quelques jours après sa naissance. Son enfance aurait pu être heureuse si l'amour ne l'avait troublée. L'amour est le trouble fête de l'enfance.

Elle était sa voisine et s'appelait Roxie Pétale. Mme Pétale mère était veuve, rentière et dame patronesse. On enviait la veuve, on jalousait la rentière, on flattait la dame patronesse. On accueillait volontiers les Pétale au foyer des Benoit.

Marcel et Roxie avaient donc été élevés pour ainsi dire ensemble mais il fallut pour que le coeur de Marcel s'enflammât l'étincelle d'une surprise. Il fallut qu'en Roxie naquît quelque chose que Marcel ignorait.

L'étincelle mit le feu au coeur de Marcel derrière la buanderie, un matin d'orage. Mme Benoit avait accompagné Mme Pétale au marché. Les enfants restaient seuls. Roxie simula la peur et Marcel le courage.

Depuis ce jour Roxie lui apparut différente des autres femmes. Elle possédait des avantages dont sa coquetterie naissante savait tirer le maximum d'attraits. Ses parents de Benoit souriaient dans les coulisses.

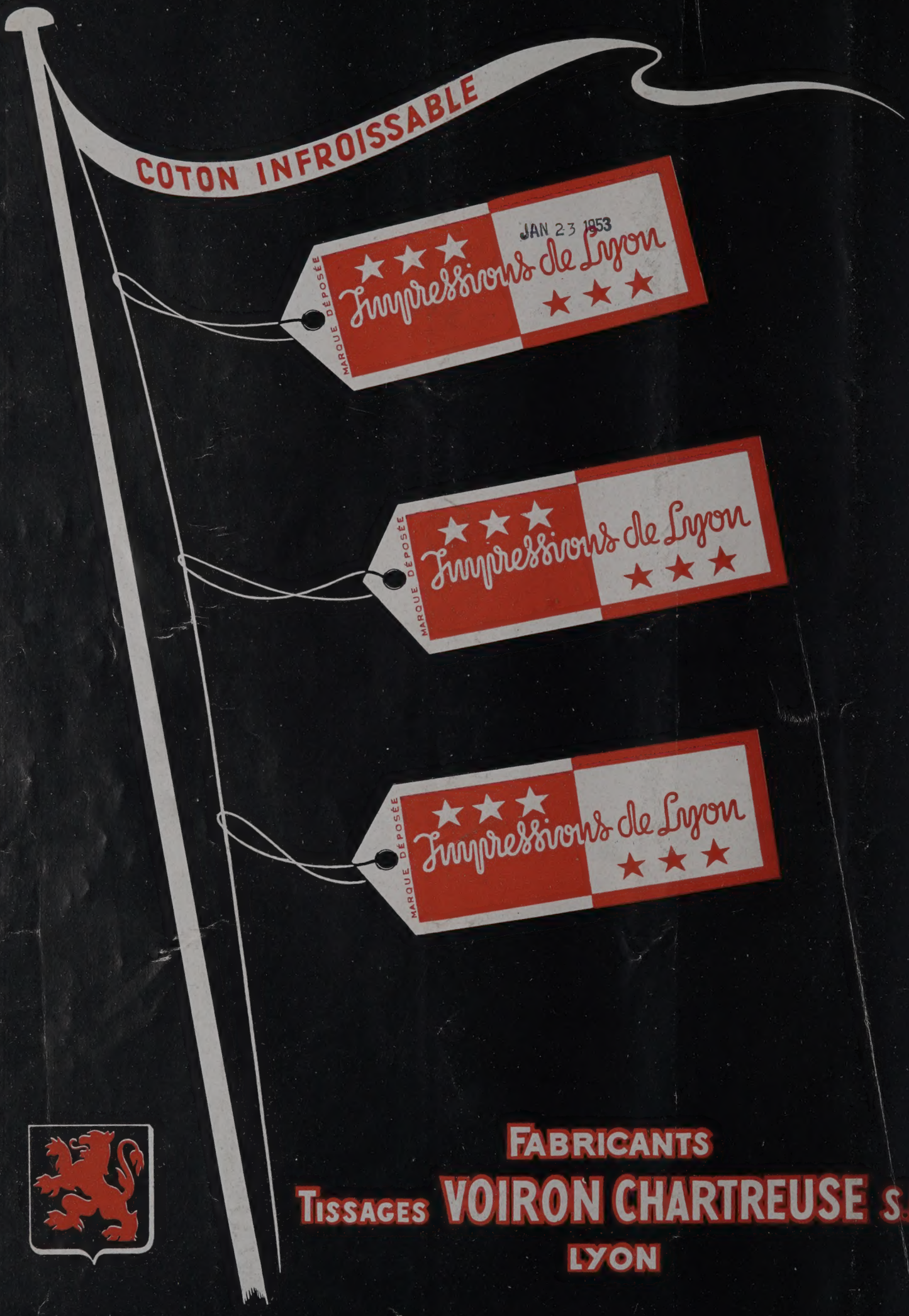
Les jeux devinrent moins innocents. Marcel perdait toujours. Roxie lui donnait comme gage d'embrasser la veuve sa mère. Celle-ci se prêtait de bonne grâce aux fantaisies de sa fille, rendant à l'occasion le baiser donné.

Résumé des chapitres précédents : Cornebu, petit bourg tranquille entouré de vignes et de forêts... Après avoir interrogé sans résultat Gachette, Argeonnette, Octave et Roxie sur l'assassinat de Madame Pétale et le vol du bidule, le policier Tout-oeil et Toute-oreille surveille Monsieur Benoit, caissier à la perception qu'une étrange présence semble gêner. Ce n'est que l'imposante présence de Madame Benoit venu interdire à son mari l'entrée du "Commerce". Le policier surveille les fenêtres du ménage Benoit....

LA SEMAINE PROCHAINE : LES COMPLEXES DE MARCEL BENOIT

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ SUR LISIERES ★ MARQUE DEPOSEE ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ SUR LISIERES



FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★